

# Larson

## RORI

### *Feu intérieur*

Camille Yembe p.12 Oberbaum p.13 Festival FrancoFaune p.14 Patrick Leterme p.20  
La surproduction musicale p.22 Les tournées en 2025: encore possible? p.32



Périodique : 5 x par an

BELGIQUE-BELGIE

P.P. - P.B.  
1099 BRUXELLES/X  
1/1746

AUTORISATION  
Bureau de dépôt :  
Bruxelles/x



# SORTIES

Festival Voix De Femmes

01—18 octobre 2025 Liège

MUSIQUE  
THÉÂTRE  
LITTÉRATURE  
CINÉMA  
DANSE  
EXPOSITION  
RENCONTRES  
PERFORMANCES  
ATELIERS

# DE

# SECOURS

festival.voixdefemmes.org

@voixdefemmes



**Franco  
Famne**

*Festival curieux, audacieux et néanmoins cordial*

**Albin de la Simone • Mathilde Fernandez & Fantazio (carte blanche)  
Nicolas Michaux (carte blanche) • Eloi • Edouard Van Praet (carte blanche)  
Léonie Pernet • Julie Rains • Whisper • le talu • Asfar Shamsi  
Lalla Rami • Ojos**

**Lovelace • Yolande Bashing • cheapjewels • Annie-Claude Deschênes  
Laura Cahen • Offo Vrae • Irnini Mons • Ivan Tirtiaux & Fièvre • Gawbé  
Alice George Perez • Citron Citron • Bilou • Alphonse Bisailon  
Nsangu • Imis Kill • chose**

*Faites du bruit pour vous !*

**Secrètes Sessions • Coraline Gaye • Lauravioli • Achille • Louise Barreau • Sarah Maison  
German Lola & Jaguare • Leïla Alice • Mado • Lynx IRL • Paons Perdus  
Raphaël s'améliore • Trans\*Port Publik • échec • Nicou • Raphaële Germser • Beau Nectar**

*C'est super ce que vous faites !*

**BRUXELLES**  
50 concerts  
15 lieux

**17-11 OCTOBRE 2025**  
francofamne.be



# Les Nuits

31 oct. — 02 nov. *Weekender*

Botanique  
Brussels

Alice Hebborn with Nao Momitani	Annahstasia	Big Brave	Body Meat
Divide and Dissolve	Great Grandpa	Heartworms	Horse Vision
James Blackshaw	Jane Remover	Kathryn Mohr	Kelora
Los Thuthanaka	Man/Woman/Chainsaw	Masma Dream World	NEW YORK
Mechatok	Milan W. Momma	Phew	Perfume Genius
Jacques Greene + Nosaj Thing	Panda Bear	Teethe	Temir Alcy
ratbag schntzl	(SUNN O)))	These New Puritans	underscores
The Bug: MACHINE	The Orchestra (For Now)	TTSSFU	
Tristwch Y Fenywod	Truck Violence		

lesnuitsweekender.be



**Conseil de la Musique**  
Rue Lebeau, 39  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

**Contacteur la rédaction**  
larsen@conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
François-Xavier Descamps  
Juliette Depré  
Maïlis Elliker  
Christophe Hars  
Claire Monville

**Coordonnateur de la rédaction**  
François-Xavier Descamps

**Rédacteur**  
François-Xavier Descamps

**Collaborateur-trices**  
Nicolas Alsteen  
Julien Broquet  
Nicolas Capart  
Victoria De Schrijver  
Louise Hermant  
Ayla Kardas  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorifèvre  
Jacques Prouvost  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers  
Diane Theunissen

**Rolococteur**  
Nicolas Lommers

**Couverture**  
RORI  
©Gregory Derkenne

**Promotion & Diffusion**  
François-Xavier Descamps

**Abonnement**  
Vous pouvez vous abonner  
gratuitement à Larsen.  
larsen@conseildelamusique.be  
Tél. : 02 550 15 20

**Conception graphique**  
Mateo Broillet  
Jean-Marc Klinkert  
Seance.info

**Impression**  
die Keure

**Prochain numéro**  
Novembre 2025



**FÉDÉRATION**  
WALLONIE-BRUXELLES

**rtbf**.be

**LE SOIR**

**sabam**  
for culture

**Crédits**  
Maureen Vanden Berghe  
Mael G. Lagadec  
Jérôme Ralfagram  
José Huedo

**P.13**

**Oberbaum, aux sources de l'indie**



**P.16**

**IBIYEWAWA, tout le talent d'Angelo**



**P.19**

**Cassandra Marfin, tout en couleurs**



**P.20**

**Portrait de Patrick en artiste**



**P.22**

**Trop de sons tue le son ?**



**P.26**

**La promo : tips and tricks**



**Édito**

La rentrée musicale s'annonce à nouveau dense. Pourtant, tourner en 2025, pour un groupe de la Fédération Wallonie-Bruxelles, n'a plus rien d'évident. Trouver des dates, s'exporter, en vivre... tout reste compliqué alors que les concerts sont devenus leur principale source de revenus.

Sur les plateformes, le défi n'est pas moindre. Chaque jour, des milliers de nouveaux titres apparaissent : une profusion qui transforme vite la "découvrabilité" en parcours du combattant, pour les artistes comme pour les auditeurs-rices. Émerger, se faire entendre : un défi permanent.

Dans ce contexte, l'initiative de PlayRight prend tout son sens. Publier chaque semaine un Top 100 des singles belges les plus écoutés en FWB et en Flandre, c'est plus qu'un classement, c'est une véritable vitrine qui offre de la visibilité aux musiques d'ici. Et ce, à l'heure où les médias réduisent leur couverture culturelle et où les plateformes décident seules qui mérite d'être entendu.

Reste à chacun-e de jouer le jeu : écouter, partager, soutenir. Car sans public, les concerts n'iront pas bien loin.

**Claire Monville**

**En Couverture**

p.8 ENTRETIEN RORI

**Ouverture**

p.4 ARRIÈRE-PLAN Olivier Vanhalst & Thomas Konings

p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

**# rencontres**

p.11 CRC – le talu  
p.12 Camille Yembe  
p.13 Oberbaum  
p.14 Festival FrancoFaune  
p.15 Offo Vrae  
p.16 Angelo Moustapha & IBIYEWAWA  
p.17 Marc Melià  
p.18 Bernard Focroulle  
p.19 Cassandra Marfin

**Articles**

p.20 AVANT-PLAN Patrick Leterme  
p.22 360° Toujours plus de titres disponibles...  
p.26 BUSINESS Quand (et comment) investir dans la promotion de sa musique ?  
p.28 DÉCRYPTAGE Rock (bands) will never die!  
p.30 IN SITU Toots Jazz Club  
p.32 180° On the road again...

**Les sorties**

**Bonus**

p.38 CULTE Ricercar Consort  
p.40 4x4 Pierre Dumoulin  
p.41 ARRÊT IMAGE Rocco Manta  
p.42 J'ADORE... Super Gum  
p.42 L'ANECDOTE The Experimental Tropic Blues Band

# Olivier Vanhalst & Thomas Konings

# botanique

# programmeurs



**Olivier Vanhalst** (à g.), au Bota depuis une quinzaine d'années. A commencé en freelance à la production des Nuits. **Thomas Konings** (à dr.), huit ans de maison. A débuté à la promo après des études de Science Po à Anvers.

TEXTE : DIDIER STIERS

Au Botanique, tout se programme à trois. La saison, les Nuits, tout ! Le tandem que forment les deux garçons travaille de concert avec Frédéric Maréchal, le directeur. « La spécificité ici, c'est qu'il n'y a pas de location, détaille Olivier Vanhalst. Mais nous programmons éventuellement en partenariat. » La méthode ? Éprouvée ! Elle s'appelle concertation. « Avant de faire une offre pour un artiste, intervient Thomas Konings, nous écoutons tous les arguments, les "pour" et les "contre", nous voyons ce que nous pouvons faire avec l'artiste en question, quelle salle lui correspondra le mieux, par exemple... » Et puis la décision est prise, dans les 24 ou 48 heures suivant la proposition. Et pas le temps de se demander si c'est à juste titre ou une erreur : « Nous avons pris une décision, il faut assumer et avancer ».

Trois, ce n'est définitivement pas de trop, dans ce métier qui a beaucoup changé ces derniers temps. « La masse de propositions entrantes n'a plus rien à voir avec ce qui existait il y a 20 ans, reprend Thomas. Je ne dirais pas que nous avons tous les jours dans nos mails des dizaines d'artistes dont nous n'avons jamais entendu parler, mais ce n'est pas loin. » Sans compter ce qu'ils peuvent lire à droite et à gauche, les blogs, les newsletters, les suggestions de labels... Reste qu'il faut coller à une vision commune, comme le dit Olivier : « Nous savons ce qui convient au Bota. Mais nous programmons aussi beau-

## passion Botanique

coup de trucs que nous aimons vraiment. Ça fait partie de l'essence de ce boulot, de partager. Je pense qu'aujourd'hui, nous avons développé une vision très cohérente, aussi bien par rapport à l'historique du Bota qu'à ce vers quoi nous avons envie de le faire évoluer depuis que nous sommes en charge de la programmation ».

Le rôle du "patron", dans cette équation qui, 85 fois sur 100 selon Thomas et Olivier, se résout sans besoin d'argumenter ? « Fred intervient en qualité de directeur artistique, quand c'est un truc dans son propre créneau musical, même s'il est hyper open et peut donner des avis pertinents sur tout, mais aussi pour trancher des questions budgétaires ou plus de fond. » Quant au dit créneau : « Il y a clairement une ouverture sur des esthétiques que nous ne reprenions pas auparavant et qui sont facilement repérables. Le festival Tough Enough par exemple, c'est clairement la "Fred touch", qui se retrouve aussi disséminée tout au long de la saison ».

Et sinon, après le boulot, ils écoutent encore de la musique ? Les deux programmeurs s'amuse : « Quasi tous les jours, nous nous racontons un concert vu la veille, ici ou ailleurs, ou quelque chose que nous avons écouté... et qui ne fait pas partie du boulot. »

Les Nuits Wookondor, du 31/10 au 2/11.  
[lesnuitswookondor.be](http://lesnuitswookondor.be)



©DR

# rap

# francofaune

## Imis Kill

### Poésie des marges

Annoncé mais pas encore disponible, le premier EP d'Imis Kill, réalisé avec le beatmaker El Walid, devrait s'intituler *Pollinisation*. Pour l'instant, il vous faudra vous contenter d'une poignée de singles, tantôt dark, tantôt assez "ambiançants" avec ses rythmes trap. Imis Kill fait partie de cette nouvelle vague belge, sensible, hybride, engagée et qui s'affirme hors des formats aux côtés d'artistes comme le talu ou cheapjewels.



©DR

# single

# chanson

## Clelia

### À la vie, à l'amour

Après un premier EP (*Clé*) sorti en 2024 et une prestation cette année-là au festival Les Ardentes, Clélie Guendouzi aka Clelia a fait un petit bout de chemin. Après avoir raconté son TDA ("Trouble du Déficit de l'Attention" dans une chanson du même nom, la jeune artiste de 27 ans chante aujourd'hui ses *Mille Vies* (non non, il ne s'agit pas de COLT) : un single mélancolique, ode à l'amour, sorti en cette fin de mois de juin.



©DR

# concours

# classique

## Satellite

### The new generation

Satellite explore principalement les formes du quatuor et du trio à cordes, soit un ensemble à géométrie variable élaborant toujours son répertoire et ses programmes sous divers angles interdisciplinaires. Ses membres fixes sont la violoniste Lia Manchón Martínez, l'altiste Coline Meulemans et le violoncelliste Marc Martín Nogueroles. Satellite est finaliste du tremplin Génération Classique 2025 (le 7 décembre au PBA de Charleroi).



©DR

# clip

# pop-rap

## NICOU

### à fleur de peau

Nicou est un jeune artiste bruxellois, oscillant entre rap et pop, dans un univers plutôt alternatif qui rappelle Lomepal ou Orelsan. Nicou lui-même cite également, et plus proche de nous, un rappeur comme Isha. Son premier clip, *Dernier au revoir*, surprend par sa sincérité brute, mélancolique, teinté d'une esthétique soignée et un poil vintage. Son premier album, *Entropie*, est disponible depuis le début de l'année.



©DR

# punk

# rrrr.girls

## Cœur À l'Index

### Yeah Yeah Yeah

1977 : point culminant du mouvement punk. En France, Renaud sortait le morceau *Adieu Minette*. Le nom de cette chanson sert aujourd'hui de titre au premier album de Cœur À L'Index, un trio féminin branché yéyé et guitares à gogo. Attitude "do it yourself", elles aiment les chewing-gums à la fraise, le goût rétro des mélodies de Lio, la pop dans tous ses états ou encore le romantisme millésimé des Stinky Toys.



© CASSANDRE MARFIN

## • La pianiste Cassandra Marfin lance un podcast

**Son titre? "Un petit quelque chose"**

À l'heure d'annoncer l'arrivée d'un nouvel album (voir en page 19), la pianiste bruxelloise Cassandra Marfin se détache (temporairement) de ses partitions et de son penchant pour l'œuvre de Messiaen afin de se consacrer pleinement à l'élaboration d'un podcast. Intitulé *Un petit quelque chose*, le podcast se penche sur les trajectoires atypiques en vogue dans le monde de la musique classique. Loin des contes de fées et des destins hollywoodiens, la vraie vie prend parfois des allures de parcours du combattant pour toutes celles et ceux qui aspirent à une carrière professionnelle... Dans le premier épisode, Cassandra Marfin part ainsi à la rencontre de Célia, altiste à La Monnaie... et logopède, tandis que le deuxième nous permet de faire connaissance avec Rémy, musicien porteur d'un trouble neurologique. À suivre en vidéo sur YouTube ou en audio sur les plateformes Spotify et Apple Music.

## • Stan & Pipou

**L'intégrale!**

En presque 30 ans de collaboration, Stan (Pollet) et Pipou (Lacomblez) ont écrit plus de 100 chansons "à textes" sur des rythmes divers et variés, entre autres improvisations. N'était-il pas temps de publier un recueil reprenant l'intégralité de leur œuvre écrite? Pour les ignares, replaçons ces deux artistes dans leurs contextes. Dans les années 70, Yvan "Pipou" Lacomblez (aussi parfois appelé Pipokas) est membre du trio Two Man Sound avec Lou Deprijck et Sylvain Vanholme. Ils sont à l'origine des tubes *Charlie Brown* et *Disco Samba*. Fait (très) notable: Pipou est aussi l'auteur des paroles de *Ça plane pour moi*. Il a également collaboré durant de nombreuses années avec

Philippe Lafontaine pour lequel il a écrit de nombreuses chansons. Quant à Stan Pollet, sa carrière s'est déployée principalement au théâtre ou dans des cafés-théâtres. Il est reconnu pour ses récitals mêlant humour et tendresse, qu'il a déjà présentés un peu partout. Ensemble, Stan & Pipou présentent depuis près de 30 ans des spectacles de chansons à textes humoristiques et poétiques. «*À nuls autres pareils, ils nous proposent des chansons originales qui tombent dans l'oreille et se retiennent comme des rengaines populaires mais dont la densité des textes prolonge le plaisir d'écoute et charpente l'apparente légèreté de l'ambiance d'une "longueur en bouche" du meilleur aloi!*» Des textes à (re-)découvrir dans une intégrale parue aux éditions Lamiroy.



© LDR

## • Nicolas B.

**1<sup>er</sup> prix des Franc'Off**

Fin juillet était organisé le tremplin Franc'Off dans le cadre des Francofolies de Spa. C'est un jeune régional de l'étape, Nicolas B., originaire de Verviers précisément, qui a emporté le 1<sup>er</sup> prix et qui devient le premier nom connu pour l'édition 2026 du festival. Il remporte également 1.250 euros offerts par la Fédération Wallonie-Bruxelles, 1.000 euros remis par la société de gestion des droits voisins et d'autres prix encore de soutien à la création. Dans le tiercé gagnant, on retrouve à ses côtés le rappeur SMR et Mado (franco-pop). Le Franc'Off existe depuis 1995 et se positionne comme un concours incontournable en Fédération Wallonie-Bruxelles, à destination des artistes francophones. Il a révélé de nombreux talents, comme e.a. Balimurphy, Orféo, Roscoe, Aprile ou White Corbeau.

### • PLAYRIGHT TOP 100

**Un nouveau "top" pour les artistes belges**

PlayRight – la société belge de gestion collective des droits voisins des artistes interprètes lance le PlayRight top 100, un nouveau classement officiel consacré exclusivement aux artistes belges. Pourquoi? Sur les plateformes de streaming, les artistes locaux-aes peinent à se faire une place. Avec ce nouveau classement, PlayRight entend donner une meilleure visibilité aux artistes belges en leur offrant un outil de promotion concret qui pourra contribuer à augmenter leur nombre de streams. Comment? Chaque semaine, deux classements distincts seront publiés: un top 100 en FWB et un top 100 en Flandre. Ces tops seront établis à partir de données officielles de la société d'études de marché GfK (pour le streaming) et de Radiomonitor (pour les passages en radio). «*Grâce à une formule innovante et un classement dynamique, le PlayRight top 100 mettra en avant aussi bien les stars confirmées que les nouveaux talents qui commencent à trouver leur public et ceci, dans tous les genres.*» Christian Martin, président de PlayRight: «*Avec cette nouvelle initiative, nous voulons donner un véritable coup de projecteur sur les artistes belges. Ces deux classements et playlists offriront des outils concrets au secteur pour promouvoir nos artistes, booster leur airplay et accroître leur "découvrabilité" sur les plateformes.*» Les classements seront publiés chaque jeudi à midi sur le site web de PlayRight et seront aussi disponibles en playlists sur Spotify. Une initiative bienvenue qui apporte un outil très concret aux artistes et aux professionnels du secteur!  
[www.playright.be](http://www.playright.be)

- **Clap de fin pour Jean-Yves Laffineur**  
Le "papa" d'Esperanzah! passe le flambeau

Fondateur et cheville ouvrière d'un festival en mouvement, Jean-Yves Laffineur a dirigé Esperanzah! pendant 24 ans. À l'issue de la 23<sup>e</sup> édition du festival namurois, qui s'est tenue du 25 au 27 juillet sur le site de l'abbaye de Floreffe, l'organisateur a annoncé qu'il passerait prochainement le relais à l'une ou l'un de ses collaborateurs (sans qu'aucun nom ne filtre encore officiellement). Entre impératifs logistiques, contraintes économiques et coups de cœur artistiques, le cerveau des opérations a mis sur pied un festival engagé, ouvert sur le monde et sur sa diversité. Le départ de Jean-Yves Laffineur marque assurément la fin d'un chapitre pour Esperanzah!, festival qui s'est récemment métamorphosé en coopérative pour faire face aux défis financiers à venir et se recapituler avec le soutien des festivaliers.

- **Fin de carrière pour Philippe Baron à la RTBF**  
Un avant et un après

Voix charismatique du service public, Philippe Baron s'éclipse des ondes de la RTBF après 49 ans de bons et loyaux services. Arrivé derrière le micro en 1976, ce féru de jazz a partagé sa passion musicale avec le public dans des émissions devenues cultes (Le Jazz, Jazz Me Do, Bulles de Jazz ou encore Le Grand Jazz). Bien connu des artistes jazz en Belgique, mais aussi à l'étranger, Philippe Baron prend sa pension, mais ne débranche pas le micro pour autant. Depuis le 23 août, l'homme de radio anime en effet un podcast sur la plateforme Mixcloud. Quatre épisodes sont déjà disponibles en ligne. Du côté de la RTBF, on organise la succession du Baron avec une toute nouvelle émission. Club Jazz, c'est son nom, s'invite chaque soir sur Musiq3 de 22h à 23h. Animé par Arnaud Quittelier, ce nouveau rendez-vous rassemblera des spécialistes du jazz (Sylviane Hazard, Eric Loze, Patrick Bivort) autour d'anecdotes, de coups de cœur et d'interviews.

## • Vous connaissez le pernambouc?

Sans son bois : plus d'archets!

Le pernambouc est un bois originaire du Brésil, particulièrement réputé pour la fabrication d'archets de violon de haute qualité et recherché pour ses propriétés hors normes de rigidité, d'élasticité et de densité. Ce qui permet de créer des archets robustes, résistants et offrant une grande sensibilité de jeu. Il est utilisé en lutherie depuis le 18<sup>e</sup> siècle! L'espèce est cependant menacée par la déforestation et son commerce est réglementé. Le Brésil a aujourd'hui demandé que le pernambouc soit inscrit à l'Annexe I de la CITES (Convention sur le commerce international des espèces de faune et de flore sauvages menacées d'extinction), ce qui aurait pour conséquence d'interdire son commerce. Le commerce du bois de grenadille, originaire du Mozambique et de Tanzanie et essentiel à la confection de certains instruments à vent, est aussi menacé. Les archetiers et les musicien·nes craignent donc que cette interdiction ne mette en péril leur profession. Rendez-vous à la COP 20 de la CITES, du 24 novembre au 5 décembre prochain, en Ouzbékistan. Les musicien·nes et archetiers suspendent leur geste...



## • Krisy en podcast

mesmots, mesmaux, mémo

mesmots, mesmaux, mémo c'est une série de podcasts signée par le rappeur bruxellois Krisy, connu pour ses influences et références musicales diverses et variées et ses talents d'ingé son. Sous un format type "carnet de bord", il y aborde et partage sans fard et avec sincérité ses doutes, ses petites victoires, les bons et les mauvais moments qui ont jalonné son parcours. « Et je ne serai pas toujours seul : des invité·es viendront aussi déposer leurs mots, leurs maux et leurs mémos. » Une série qui permet à l'auditeur de découvrir les coulisses d'une vie créative dans le milieu rap. Où on y parle de santé mentale, de paternité, de deuil, de l'industrie musicale et aussi de la solitude parfois inhérente à la vie d'artiste. Vraiment intéressant de bout en bout, via des formats percutants et courts (5 minutes). Work in progress...

## • BelgoFest

Une première... et déjà dernière édition

Le BelgoFest a eu lieu le samedi 5 juillet 2025 à Incourt, en Belgique. Cet événement faisait suite au bien connu Inc'Rock qui a perduré près de 20 ans. Créé en 2005 dans le Brabant wallon, ce festival éclectique a toujours mixé rock, hip-hop et chanson. Il a même grandi, recevant jusqu'à 15.000 festivaliers, et s'est vu décerner le prix du Meilleur Festival de Belgique en 2013 avant de disparaître à l'issue de sa 20<sup>e</sup> édition en 2024. C'est donc le BelgoFest qui aura essayé de prendre sa suite... sans succès. Le festival a d'ores et déjà annoncé qu'il ne reviendra pas en 2025. Une victime de plus de la transformation du paysage festivalier en FWB qui aura vu disparaître ces derniers mois Scène-sur-Sambre, Fiestacity, Vielsalm Rock Festival... et on en passe! Pour en savoir plus sur ces repositionnements, vous pouvez consulter un récent article de Larsen (#63) et nous y reviendrons probablement prochainement.

## • Premier appel à projet du Fonds Jodie Devos

Postulez avant le 1<sup>er</sup> novembre

Le Fonds Jodie Devos, hébergé par la Fondation Roi Baudouin, a pour mission de faire rayonner l'art lyrique, de favoriser l'accès à l'opéra pour des publics diversifiés, et de soutenir la médiation culturelle autour de cette forme d'expression artistique, en particulier auprès des publics peu initiés. Cet appel à projets vise à soutenir des initiatives originales de médiation culturelle autour de l'art lyrique, portées par des structures culturelles implantées en francophonie. Une commission de sélection composée de professionnel·les du secteur de la médiation, et de l'art lyrique examinera les projets. La sélection finale des projets soutenus revient au comité de gestion du Fonds Jodie Devos. Cette sélection, définitive et sans appel, sera établie en fonction des moyens financiers disponibles. Clôture des candidatures : 1<sup>er</sup> novembre 2025 et annonce des projets sélectionnés le 28 novembre 2025 lors du Concert de gala – Fonds Jodie Devos à l'Opéra Royal de Wallonie-Liège et en présence de la soprano française Sabine Devieilhe.



©GREGORY DERKENNE

# pop-rock

# EP

# Rori

## Feu intérieur

ENTRETIEN : LOUISE HERMANT

Dans sa nouvelle livraison, Rori met à nu ses colères et ses frustrations, dans un monde où culpabilisation, besoin de reconnaissance et contradictions étouffent une génération en perte de repères.

**C**et été, Rori a pris le temps de souffler. Depuis plusieurs années, la jeune artiste enchaîne les dates en festivals et dans les salles du pays. En une poignée de singles pop aux accents rock redoutablement efficaces, la Liégeoise est parvenue à consolider sa place dans le paysage musical et à cultiver l'image d'une adolescente éternelle, fougueuse et un brin rebelle. Désormais rompue aux millions de streams, aux rotations régulières en radio et aux scènes internationales (des Pays-Bas au Vietnam), elle revient plus affirmée que jamais dans *Miroir*, son deuxième EP. Six titres, dont trois déjà dévoilés ces derniers mois : *Jalousie*, *Vérité*, *Loser*. Sa première livraison exorcisait ses luttes intimes : aujourd'hui, Rori met le doigt sur celles de sa génération. Elle laisse explorer ses contrariétés, déplore la quête constante de validation, se désole de notre rapport aux réseaux sociaux et s'essaie même aux chansons d'amour (ou presque), portée par des guitares nerveuses et des mélodies entêtantes. Par-dessus tout, Rori tient à préserver sa spontanéité et son naturel, voire une certaine désinvolture, pour résister à une industrie qui voudrait parfois lisser les émotions et rendre plus docile ses jeunes talents.

**Vous revenez avec un EP, deux ans après le premier, *Ma saison en enfer*. Vous enchaînez aussi les singles. Vous préférez encore vous laisser un peu de temps avant de débarquer avec un album ?**

En Belgique, je suis contente car ça se passe trop bien, ça fait déjà quelques années que je développe mon projet. Mais mon objectif, c'est quand même d'aller en France. Là-bas, je n'existe pas, je suis vraiment un bébé dans l'industrie musicale. Mon premier EP n'a pas du tout été travaillé en France. J'avais envie de faire ça bien, cette fois. Musicalement, j'avais envie de prendre le temps de savoir exactement ce que je voulais présenter, de trouver mon son. Je sens que j'y arrive tout doucement. Ce deuxième EP est une sorte d'échantillon. L'album sera dans la même lignée. Les sonorités seront similaires, avec ce son à la fois organique et moderne. Dans cet EP, on peut parfois penser que tout est organique mais ce n'est pas le cas, il y a quand même un ordi derrière mais avec de vraies guitares et parfois de vraies batteries. Je veux trouver la bonne balance entre les deux. Je ne veux pas faire de la musique comme on la faisait il y a 20 ans. On n'a plus les mêmes oreilles ni les mêmes bases d'écoute.

**Depuis la sortie de *Docteur* en 2022, qui cumule aujourd'hui plus de cinq millions d'écoutes, on a l'impression que tout s'est enchaîné plutôt vite pour vous. Du moins, quand on regarde ça de l'extérieur. Vous l'avez vécu comme ça aussi ?**

Non, pas tellement, parce que ça fait presque six ans que je travaille sur mon projet. Les gens ont l'impression que le succès est arrivé d'un coup mais ce n'est pas du tout le cas, ça prend énormément de temps. C'est long, il y a beaucoup d'essais et d'erreurs. Par rapport à d'autres artistes, je trouve que dans mon cas, ça évolue de manière organique, palier par palier. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'une énorme machine s'est mise en route. Je le vis bien. Je ne pense jamais à tout ça. J'essaie juste de faire mon truc et faire des concerts.

**Ces dernières années, on a beaucoup d'exemples d'artistes qui ont été propulsés au sommet du jour au lendemain. Est-ce que vous croyez que ça influence la manière dont on perçoit la notion de réussite dans la musique ?**

Complètement. On est tous dévastés, stressés, angoissés, anxieux, à cause de cette vision-là. Parce qu'on a l'impression qu'il n'y a plus que ça qui peut fonctionner, qu'il n'y a qu'un seul type de carrière possible, qu'il n'y a que des tops, des 0,0001% qui peuvent réussir dans la musique. On oublie qu'il y a tout le reste, qu'il existe encore des artistes qui ne sont pas Billie Eilish mais qui ont quand même une carrière de dingue et qui remplissent des salles partout. Il n'y a plus de juste milieu. C'est toujours l'extrême, tu explodes comme un fou furieux ou tu es un moins que rien, soi-disant. C'est assez malsain.

**C'est quoi, pour vous, le succès ? Vous vous êtes fixée des objectifs précis ?**

J'ai envie de dire "non", pour faire genre "je suis équilibrée". Mais pas du tout. J'essaie de me calmer avec ça. C'est dur car on est tellement submergés par ce que l'on voit sur nos téléphones. Le succès est devenu une part tellement importante de notre vie aujourd'hui. On veut tous réussir fort et vite. J'essaie d'être plutôt reconnaissante de ce que j'ai déjà et de continuer ce que j'aime.

**L'été dernier, vous vous êtes quand même retrouvée à faire la première partie de Lana Del Rey à Paris devant 40.000 personnes. C'est pas mal, comme étape. Comment c'était ?**

Même quand tu vis des étapes comme ça, tu peux quand même arriver à te dire que tu n'es toujours pas arrivée à faire ceci ou cela. C'est très anxieux comme manière de fonctionner. Mais c'était génial comme expérience... Enfin, non, qu'est-ce que je raconte. Au début, j'avais très peur. Je savais très bien que les gens ne venaient absolument pas pour moi. Ça, déjà, tu dois l'accepter. Je me suis dit, tant pis, je fais mon truc. Je ne me suis pas mise la pression, je n'ai rien changé à mon concert. Je l'ai bien vécu au final. J'ai même été surprise car je n'attendais rien mais le public était vraiment chouette. Les gens m'écoutaient, me suivaient. C'est un très, très bon souvenir.

**Dans vos nouvelles chansons, on sent un besoin de faire exister votre colère. Ça fait du bien de trouver un exutoire pour ces ressentis qu'on a appris à dissimuler ? D'autant plus chez les jeunes artistes féminines qui font de la pop ?**

Chez les artistes féminines qui font de la pop, il y a souvent quelque chose de doux. Ce n'est pas du tout péjoratif. C'est vrai que dans mon cas, ce n'est pas mon style. Je ne l'ai pas vraiment choisi, je crois que c'est aussi une question de personnalité, que ça dépend de comment on souhaite dire les choses. Je ne réfléchis pas trop à la manière dont je vais proposer ma musique. C'est surtout au moment de faire écouter mes chansons et que j'ai les premiers retours, que je me rends compte de certaines choses. Ce n'est jamais calculé. Tout est naturel. Je fais en fonction de ce que m'évoquent les mélodies ou la musique et ça se transforme. Mais ouais, peut-être bien que je suis en colère ! Je parle beaucoup de frustrations, de questionnements. Peut-être qu'un jour, j'arriverai à me calmer. Je suis quelqu'un qui, de l'extérieur, peut paraître doux mais à l'intérieur, ça bouillonne.

**La musique vient toujours en premier, avant les paroles ?**

Oui, toujours. Je ne sais pas travailler autrement. La musique m'aide à comprendre ce que je ressens et ce dont j'ai envie de parler. Avec mon producteur Hadrien Lavogez, on commence d'abord par chercher des accords à la guitare, puis les mélodies viennent. On se creuse pas mal la tête là-dessus. Et, pendant ce processus, des images et des expériences me reviennent. À partir de là, je construis une histoire.

**En plus de la production, Hadrien Lavogez, votre complice depuis le début de votre carrière solo, vous accompagne aussi pour l'écriture. Ce n'est pas trop difficile de se montrer vulnérable dans ce cadre ?**

Avec lui, je n'ai pas peur de partager des côtés de moi qui peuvent être sombres, mélancoliques, voire complètement défaitistes. Je ne me sens pas jugée. Il m'aide à reformuler des phrases, à être plus claire. J'ai beaucoup de chance d'avoir quelqu'un qui me connaît aussi bien pour m'accompagner dans ce que j'essaie d'exprimer. Ça donne lieu à de nombreuses discussions. C'est génial, car ça m'aide aussi par la suite à mieux comprendre mes émotions.

**Vous revendiquez une grande influence de groupes rock emblématiques des années 90, comme Nirvana ou Radiohead. Ça ne met pas un peu la pression de vouloir se mesurer à ses héros ?**

Si, complètement. À côté d'eux, on a l'impression d'être nul. C'est vraiment ce que je ressens. Mais je me rassure en me disant qu'on

n'est pas dans la même époque, que la société et ses problèmes ont changé. Recréer ça, serait impossible, c'était une autre vie et je n'y étais pas. Mais aujourd'hui encore, je continue de les écouter.

**Est-ce qu'au fond, ça vous aurait plu de faire partie d'un groupe de rock ?**

Je ne sais pas car plus il y a de gens, plus c'est compliqué ! En plus, je crois que j'ai peut-être un peu trop d'égo pour faire partie d'un groupe...

**En tout cas, sur scène, vous vous entourez toujours de musiciens. C'était la volonté depuis le départ ?**

Je le voulais absolument, parce que ça apporte tellement d'énergie à un concert. Je comprends que des artistes soient tout seul sur scène mais je trouve ça trop dommage. Les musiciens procurent plus d'émotions. Je suis consciente que ça a un certain coût mais quand tu as le choix, je trouve que ça rend un concert plus vivant. Depuis le début, je fais appel à des musiciens et je l'impose comme une condition. Si on me dit que cette formule coûte trop cher, alors je refuse de me produire car on ne peut pas retirer les musiciens.

**Vous avez récemment signé deux featurings : l'un avec Superbus pour revisiter leur tube *Butterfly*, de 2006, l'autre avec Lorie pour une nouvelle version de son hit culte *Toute Seule*. On est plutôt loin de vos premières influences. Comment ces collaborations se sont-elles concrétisées ?**

Je ne les écoutais pas tellement quand j'étais plus jeune. Ces featurings sont surtout nés de belles rencontres humaines, je me suis laissée attendre ! C'était marrant à faire. Quand je m'entends bien avec les gens, que l'ambiance est sympa et qu'il se passe quelque chose de chouette, je dis oui. Je suis contente de ces collaborations, même si ce n'est pas ce que je fais habituellement. Il faut arrêter d'être trop sérieux et vouloir tout contrôler. Ce n'est pas grave si les gens ne comprennent pas ces duos. Ce sont des filles super cools et sympas, alors j'ai foncé.

**Dans *Vérité*, vous évoquez en toile de fond l'éco-anxiété et abordez le climat actuel. Vous parlez du monde qui brûle et que vous n'arrivez pas à y faire face. C'est difficile de réussir à se projeter aujourd'hui ?**

Qu'est-ce qu'on fait face à tout ça ? Est-ce qu'on se prend tout dans la figure, on reste enfermés dans notre chambre à déprimer ? Ou alors, est-ce qu'on décide de fermer un peu les yeux ? Est-ce que ça fait de moi une mauvaise personne ? Je crois qu'il ne faut pas se poser la question comme ça. Parfois, c'est aussi un instinct de survie, parce que sinon, parfois, on n'y arrive pas. Aujourd'hui, tout ce qu'on fait est jugé comme étant bien ou mal. Moi, je ne sais pas trop. J'essaie juste de me lever le matin, de faire ce que j'ai à faire, d'être reconnaissante. Mais cette question de culpabilité revient souvent. Je crois que cela participe au grand malaise de ma génération. On nous fait culpabiliser de chaque chose qu'on fait. Ça nous déprime. On a l'impression d'être soit des êtres ignobles, soit des êtres supérieurs parce qu'on a posté une story qui parle du génocide en Palestine. C'est le paradoxe de cette vie. Tu fais une publication Instagram, on te décerne la légion d'honneur. Et si tu ne le fais pas, on te considère comme complice. C'est compliqué de trouver sa place dans tout ça.

**Quand on est artiste, la responsabilité est d'autant plus grande ?**

Je choisis de suivre mes valeurs et ce que je pense. Je suis juste une meuf qui chante. Je ne suis pas là pour faire la morale aux gens. Je crois que c'est nécessaire aussi de démystifier la place qu'on donne à un artiste, il faut peut-être arrêter de leur donner autant d'importance. Parce qu'il y a des gens très bien mais aussi des enfoirés. On a tendance à tout de suite les mettre sur un piédestal en se disant que ce sont des gens super mais non, ils font aussi des conneries et des mauvaises choses. Moi, j'essaie juste d'être moi. Je veux surtout faire de la musique.

**Dans le titre *Miroir*, vous demandez "dis-moi qui est la plus belle", vous expliquez vouloir être celle qui fascine, celle pour qui tout est facile. C'est plutôt une critique ou une confession ? Est-ce que vous avez le sentiment d'être dans une quête constante de validation ?**

Cette chanson est une satire de notre société. On veut tous être validé. Les paradoxes sont de plus en plus forts dans notre société. On veut tous atteindre le même objectif : être célébré, regardé, aimé. On est prêt à tout pour l'avoir, que ce soit choquer les gens, faire réfléchir... tout se mélange. Et au final, le but, c'est d'être suivi par des millions de personnes, faire des placements de produits et être millionnaire.

***Jalousie* peut être vu comme un prolongement de *Miroir*. Là aussi, vous dénoncez cette tendance que l'on a à tous se comparer, un phénomène amplifié par les réseaux sociaux. Quelle est votre relation avec ces derniers ?**

Les réseaux sociaux, je trouve ça horrible. Plus le temps passe, moins j'arrive à y voir des côtés positifs. C'est un endroit où on ne se parle plus, où tout le monde devient lisse, où les personnalités disparaissent. Cela fausse plein de choses. Je n'aime pas ça et, d'ailleurs, je le dis dès que je dois faire du contenu pour promouvoir ma musique. J'ai décidé de ne pas accepter que cette obligation-là devait résumer qui j'étais. J'ai un côté un peu nostalgique de la période pré-réseaux sociaux. Je dois quand même y être active pour mon métier mais j'essaie de le faire à ma manière où je dis que je n'aime pas le faire.

**Cette attitude désinvolte peut aussi être vue comme une stratégie en soi pour se démarquer.**

Oui, c'est ça qui est horrible ! Tout devient marketing. Tout ce qu'on fait, on dit que c'est une DA. Alors que non, c'est juste moi. J'ai l'impression que maintenant, tout le monde se dit qu'il ne peut plus rien y avoir de sincère, que tout est construit pour vendre quelque chose. C'est un peu triste mais c'est comme ça.

**Dans vos communications officielles, vous avez une image très travaillée, des clips très léchés. Vous vous impliquez aussi dans cette partie-là ?**

C'est génial de réussir à donner vie aux images que j'ai dans la tête. Comme avec la musique, tu pars de rien et tu construis quelque chose. J'ai rencontré plein de gens passionnés par ce qu'ils font. On parle beaucoup des films qu'on regarde, je découvre plein de nouvelles références. Il y a un vrai échange. Pour moi, c'est important de suivre toutes les étapes, parce que c'est ma tête qui va apparaître dans les photos et les vidéos, alors autant savoir ce qui va se passer !

**Dans le clip et la cover de *Jalousie*, on vous découvre recouverte de sang. Sur d'autres photos, vous apparaissez le nez cassé et la joue balafrée. Comme dans les paroles, vous refusez de lisser les choses ?**

Si c'est violent, c'est violent. Je ne veux pas le masquer ou le faire comprendre d'une manière subtile. J'aime bien être premier degré face à ça, être frontale. Si je me fais casser la gueule, je veux qu'on voit le sang. Dans *Jalousie*, mon inspiration c'est l'animé japonais *Perfect Blue* où une fille perd la tête parce qu'elle est jalouse d'une "idol", une chanteuse. Je trouve que ça illustre bien le propos. Je ne veux pas gommer cet aspect. Ce n'est pas parce que je fais de la pop que ça doit être plus joli ou présentable. Je ne suis pas comme ça.

**RORI**  
**Miroir**

Parlophone/Warner Music France





# rap

# EP

©MISHA VAN DER WERF

# CRC

TEXTE : NICOLAS CAPART

En ce mois de mai, CRC publiait *L'Entracte* (EP), une "pause" entre deux actes... avant d'entrer dans le vif du sujet en 2026 ?

Cela fait deux ans que l'on croise ces trois lettres à l'envi sur les murs de la ville. S'il avance aujourd'hui en solo, c'est au sein d'un trio que le rap de CRC est né. Début 2019, avec son cousin Osmoze et son pote Godson. « *Le studio était à l'autre bout de Bruxelles, dans une cave. C'était 50 euros la session, on n'avait pas d'argent, alors on divisait par trois... Ça a abouti aux premiers travaux de Nups3e.* » De freestyles en clips, le groupe prend de la vitesse et attire la maison Labrique qui entre dans la boucle. « *On y est rentré avec tout le collectif Jeunes Ambitieux et on a créé notre label. Comme une protection d'abord, puis c'est devenu une force, surtout en concert.* »

Fort d'univers distincts, Nups3e brasse un public grandissant à chaque événement. Pourtant, très vite, ses membres commencent à bifurquer. « *Un groupe est toujours voué à se séparer. À cause de la frustration de ne pas pouvoir faire "son" truc. Donc, si l'un de nous veut mettre le groupe en pause pour s'exprimer solo, on le fait. C'était clair d'entrée.* » En 2023, quand sort le disque de

Nups3e, celui de CRC, *La Pluie*, est déjà prêt. Avec ses influences, son côté lyriciste et ses envies de narration. « *Petit, j'étais très introverti, alors ma mère m'a inscrit au théâtre. Ça m'a permis de me libérer un peu et ça se retrouve dans ce premier projet.* »

C'est alors qu'il hérite du surnom de Monsieur La Pluie – car « *quand j'ai envie de pleurer, je préfère dire qu'il pleut* » –, déjà le signe d'une écriture intime. « *Dans l'acte 1, je parlais de l'échec d'une relation, puis j'ai compris que mes problèmes étaient liés à celui de mes parents. J'ai grandi dans une famille où on ne laisse pas de place aux émotions. J'ai désormais un médium, pour m'exprimer. C'est l'essence de mes projets.* »

C'est donc à ses parents que CRC s'adressait dans l'acte 2, *Pleurez!*, avant de s'offrir un *Entracte*. Un EP plus léger, des sonorités électro, des voix féminines... « *Un détour hors de l'histoire que je veux raconter et où je m'amuse avant de clôturer le récit. À chaque acte, je fais un saut dans le temps vers l'arrière... Jusqu'à me réconcilier avec le petit moi.* » Rendez-vous en 2026 pour l'acte 3.



# rap &amp; more

# mixtape

©BERNARD BABETTE

# le talu

TEXTE : LOUISE HERMANT

Après un premier album remarqué, le talu signe une mixtape salutaire qui rend hommage aux amitiés et aux amours plurielles.

Famille choisie, sexe consenti, communauté unie, tendresse infinie. Sa dernière mixtape, le talu la perçoit comme un présent à ses proches, pour célébrer l'amour des copines sur des ballades synthétiques mêlant cloud rap, trap, électro et chants autotunés. Une ode à l'amitié, à sa puissance et à sa nécessité dans un monde patriarcal, capitaliste, inégalitaire, productiviste et toujours plus violent. L'artiste français basé à Bruxelles y évoque l'importance du soin, l'action directe, le polyamour encore peu représenté dans les récits, la concentration des richesses, la brutalité politique. « *On vit dans une société super individualiste, où plein de gens se sentent seuls. C'est important de parler d'autres formes de liens* », plaide-t-il. Une fois de plus, le talu s'est entouré de productrices queer, comme Maïa Blondeau et oOryxss4355.

Des collaborations qu'il met activement en lumière, à la fois pour accroître leur visibilité, rappeler que la production n'est pas réservée aux hommes cis, et souligner l'aspect collectif de ce travail. L'artiste trans non-binaire s'est également emparé des logiciels pour la première fois sur quelques titres

et a commencé le solfège. « *J'ai un petit complexe de l'imposeur, comme c'est souvent le cas quand on n'a pas eu de formation musicale. Le chemin est encore long mais j'adore ça. Je vais m'y mettre davantage dans mes prochains projets.* » Avec cette sortie de sept titres, le talu retrouve une manière plus spontanée et libre de partager sa musique, loin de la structure rigide d'un album. Un format qui lui permet de pousser plus loin les curseurs, en chantant davantage et en s'affirmant pleinement. Il s'est même mis à crier dans *140 problèmes*. « *Je suis super timide. Dans toutes mes premières chansons, je chuchotais dans le micro, il fallait mettre le volume au maximum pour entendre ma voix car j'étais presque au fond de la pièce roulé en boule. Et petit à petit, je commence à me déployer.* »

le talu  
nls nlr  
G2N





©KWABENA SEKYI APPIAH-NTI

# pop

# EP

# Camille Yembe

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Nouvelle égérie d'une pop francophone totalement décomplexée, Camille Yembe a tapé dans l'œil de Stromae et soufflé ses idées rafraîchissantes dans l'oreille de Damso. Si tout semble désormais sourire à la chanteuse bruxelloise, ses chansons racontent pourtant une tout autre histoire : celle du chemin (de croix) qui mène vers le sommet. Là où les rêves deviennent réalité.

C'est devenu un rendez-vous incontournable. Chaque année, fin janvier, la Belgique se mobilise autour de la Semaine de la Musique Belge. Au nord comme au sud du pays, l'événement souligne la richesse et la vitalité de notre scène musicale via de multiples initiatives. Plutôt discret depuis l'annulation de sa dernière tournée, Stromae a profité de l'édition 2025 pour réapparaître à l'écran. Vite fait, le temps d'une petite vidéo : une capsule dans laquelle il vante les mérites d'une voix émergente. C'est son coup de cœur. Le crush du maestro s'appelle *Plastique*, une chanson signée Camille Yembe, 28 ans et un talent évident. « J'ai pris sa déclaration comme une forme de reconnaissance, confie l'heureuse élue. Jusque-là, je me sentais illégitime... Parce que je n'ai aucune for-

Camille Yembe  
*Plastique* (EP)  
Tie Break Music/  
Pafff Musique



mation musicale, que je joue vaguement de la guitare et du piano. Quand j'ai entendu Stromae dire mon nom, j'ai retrouvé la confiance. S'il aimait ma chanson, j'étais probablement dans le bon... »

La culture musicale de Camille Yembe se construit, dès le plus jeune âge, au contact de télécrochets comme The X-Factor ou Nouvelle Star. « C'est en regardant ces émissions que j'ai découvert les compos d'Aretha Franklin ou de Charles Aznavour, des artistes qui m'influencent encore aujourd'hui », explique-t-elle. Son rapport à la musique prend un tournant personnel durant l'adolescence, lorsqu'un rapport conflictuel avec son beau-père l'amène à vivre loin de chez elle. « La musique est alors devenue un refuge. C'était mon seul moyen d'échapper à la réalité, dit-elle. Je rêvais de devenir chanteuse. Mais pour moi, l'industrie musicale était un mystère. Pour m'en approcher, j'ai eu l'idée d'envoyer une vidéo à une personne que j'aimais. J'ai vite songé au rappeur belge Gandhi. À l'école, avec mes potes, on adorait son morceau Erreur Fatale. Je me voyais déjà faire un duo avec lui... C'était un délire. Mais j'ai tenté le coup. » Poli, Gandhi lui répond. « Il m'a juste demandé de patienter. Parce qu'il s'apprêtait à s'envoler pour Kinshasa où il devait enregistrer un album. Ça tombait bien : je devais moi aussi y aller, au même moment, pour retrouver mon papa. »

Camille Yembe

« Quand j'ai entendu Stromae dire mon nom, j'ai retrouvé la confiance. »

La route des deux Bruxellois se croise ainsi en République Démocratique du Congo. Là, sur les conseils de Gandhi, Camille Yembe entrevoit la possibilité d'écrire ses propres chansons. Toutefois, de retour en Belgique, son portefeuille la rappelle à l'ordre. « Pour m'en sortir, j'ai dû multiplier les jobs alimentaires. Puis, j'ai trouvé un emploi stable comme standardiste dans une entreprise publique. Je pensais y rester quelques mois. Mais quatre ans plus tard, j'étais encore là, en dépression. J'avais l'impression de passer à côté de ma vie. » En véritable sauveur, Gandhi lui lance alors une improbable bouée de sauvetage : une entrevue avec Damso qui, à l'époque, travaille sur un album de la chanteuse Eva Queen. « À notre arrivée, Gandhi a demandé à Damso et Eva Queen de m'écouter. Dans mon for intérieur, je me suis liquéfiée. Sans trop savoir comment, je suis parvenue à garder mon calme et leur expliquer ma méthode de travail. Au départ, j'étais là pour une chanson. À l'arrivée, j'ai quasiment écrit tout l'album. » Cette session marque un tournant. « Pour la première fois de ma vie, j'ai eu l'impression d'être à ma place. »

Au lendemain de cet épisode, Camille Yembe quitte son travail pour se consacrer pleinement à la musique. Ultra pop et spontanées, les six chansons gravées sur l'EP *Plastique* abordent sans détour le thème de la confiance en soi. Comment s'accepter, s'émanciper et s'affirmer en tant que personne et artiste ? Une question complexe à laquelle la chanteuse répond avec l'art et la manière.



©MAUREEN VANDEN BERGHE

#indio-pop

#album

# Oberbaum

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Deux ans après *The Absence of Misery*, Lucie Rezsöhazi alias Oberbaum débarque tout sourire avec une deuxième galette cinq étoiles.

« Au risque de sonner cucul, je le dis : j'ai réalisé mon rêve avec cet album », nous confie Lucie le regard franc, à la fois rieur et ancré : « Je suis allée enregistrer à New York avec Katie Von Schleicher, que j'ai contactée un peu "out of nowhere" (...) J'ai lancé une bouteille à la mer et elle a répondu ». Quelques échanges de mails plus tard – et une dizaine de démos sous le bras –, l'artiste bruxelloise s'envolait pour la grosse pomme et démarrait l'enregistrement de son disque américain, épaulée par une de ses productrices préférées et par un impressionnant casting de musiciens. Une expérience inoubliable et très "empowérante" : « Le fait d'avoir été à l'étranger, ça m'a donné confiance en moi (...) Avec ce deuxième album, je suis allée chercher des validations qui pesaient encore plus lourd. C'est incroyable de jouer avec des musiciens et des musiciennes qui sont là, qui s'emparent du morceau comme de quelque chose de complètement valable et qui, en plus, amènent leur sauce ».

Oberbaum  
*I Should Be Softer*  
Cleop Records



Une sauce résolument East Coast, qui élève à merveille l'univers boisé et chaleureux d'Oberbaum. Résultat : une tambouille pleine de charme, teintée de pianos feutrés, de guitares, de synthétiseurs et de basses terreuses, proches du sol et même... des tapis : « Dans mes commentaires pour le mix, j'ai écrit "je veux qu'on ait l'impression qu'on joue dans un chalet en bois avec de la moquette partout" », précise-t-elle en se marrant. Pari réussi : naviguant entre la pop de Clairo et le soft rock de Sam Evian, les chansons de *I Should Be Softer* sont tangibles, imparfaites et résolument authentiques, empreintes d'une grande spontanéité. Et pour cause : « Ça part généralement d'une harmonie mais il y a aussi des morceaux qui sont nés de mémos vocaux que je fais juste avant de m'endormir. Il y a souvent des mélodies qui me viennent en tête à ce moment-là, comme la basse de Der Trick, par exemple », confesse-t-elle, toujours en se poilant.

Lucie Rezsöhazi

« La musique, je la fais parce que j'ai besoin de kiffer. »

Cette mise à nu, on la retrouve également dans les paroles de l'artiste, écrites dans ses trois langues de cœur, l'anglais, l'allemand et le français. Tandis que sur l'excellent *Lass Uns Gehen*, elle dénonce la pression que subissent les femmes pour avoir des enfants, c'est sur *Do I Know Me?* – un morceau qui évoque furieusement l'écriture introspective d'une certaine Alanis Morissette – qu'elle rend hommage à sa grande collection de journaux intimes. Un canal d'expression cher à son cœur qu'elle continue d'approfondir et qu'elle partage désormais avec son public via une newsletter hebdomadaire sur Substack : « Il y a quelques mois, j'ai eu envie de quitter Meta et puis, j'avais cette énorme frustration d'avoir l'impression de passer ma vie à bosser. J'avais besoin de me justifier et de me rassurer, un peu comme avec mes journaux intimes », explique-t-elle. Une activité d'archivage qui l'aide à structurer son travail, tout en laissant place à la vulnérabilité. Elle y voit aussi une manière de revaloriser le temps long de la création : « Ça me rassure de voir que je n'ai pas rien foutu, que c'est normal que ça prenne du temps, et arrêter d'être impatient. Tu ne sais pas aller plus vite que la musique et c'est pour ça que ça prend un an minimum de sortir un truc ».

Dans ce cheminement introspectif, ce deuxième album apparaît comme un véritable tournant : « Pendant ma vingtaine, je me suis mise énormément de barrières. Maintenant, j'ai envie de m'en foutre, j'ai envie de faire. Ce disque, il symbolise une sorte d'émancipation, une fierté que je n'avais jamais eue avant ». You go, girl !



Florent Le Duc et Céline Magain, la direction bicéphale de FrancoFaune.

©MANUGO

# festival

# direction

# Festival FrancoFaune

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Événement dévoué à la « *biodiversité musicale* », le FrancoFaune offre des promesses d'avenir à celles et ceux qui (en)chantent la langue française sans contrefaçon. Organisé du 1<sup>er</sup> au 11 octobre dans différents lieux de la capitale, ce festival atypique tient aux visions éclairées de Céline Magain et Florent Le Duc. À la tête des opérations, le duo prend ses quartiers à la Maison poème. Autre saint-gillois du festival, le lieu est à l'image du FrancoFaune : un laboratoire de recherches littéraires et de créations sonores.

Comment le festival FrancoFaune a-t-il vu le jour ?

**Céline Magain** : L'aventure commence en 2014. Avant ça, il y avait un double dispositif : un concours (La Biennale de la chanson française) apparu en 1994 et, à partir de 2001, un festival appelé Rallye Chantons Français. En 2014, nous avons remodelé tout ça sous la forme de FrancoFaune, soit deux semaines de festival de musique en français, avec une cinquantaine de concerts, dans une quinzaine de lieux bruxellois, début octobre. Le reste de l'année, FrancoFaune est aussi une structure d'accompagnement d'artistes.

**Florent Le Duc** : Nous assurons la promotion de la scène émergente francophone, tant en Belgique qu'à l'étranger, essentiellement sur des territoires comme la France, la Suisse ou le Québec. Notre action est aussi à mettre en relation avec les petits lieux de diffusion, des endroits où les concerts se jouent à taille humaine.

**Céline Magain**

« Notre festival est surtout là pour aider les artistes à franchir un palier dans leur carrière. »

Vous codirigez FrancoFaune depuis 2014. Quelle est l'origine de cette direction bicéphale ?

**CM** : Nous étions impliqués dans la précédente mouture du projet. Nous avions une vision du chemin parcouru entre 1994 et 2011, tout en étant conscients des changements à apporter. Au départ, il n'y avait que nous à bord du navire FrancoFaune. La codirection s'est imposée. Puis, la structure s'est développée. Désormais, l'équipe se compose de six personnes. Mais nous avons conservé notre organisation.

**FLD** : À force de réflexions concertées, nous prenons les meilleures décisions pour le projet commun. Cette codirection est aussi un moyen d'élargir notre réseau. Cela favorise la personnalisation de la structure, sa visibilité pour les acteurs extérieurs, à différents endroits.

Cette année, Francofaune célèbre sa 12<sup>e</sup> édition. Quelles sont les principales évolutions depuis la première édition ?

**FLD** : Au début, le festival reposait sur nos seules épaules. Aujourd'hui, toute une équipe est soudée autour du projet. La nôtre, bien sûr, mais aussi celles des salles dans lesquelles se déroule le festival. Ensuite, il y a les bénévoles et les indépendants engagés ponctuellement sur le graphisme, les photos ou la technique. En tout, plus de 150 personnes œuvrent à la réussite de l'événement.

**CM** : Nous avons aussi renforcé l'encadrement artistique via le Parcours FrancoFaune, un programme d'accompagnement qui comprend des résidences, du coaching scénique et vocal. Cette année, nous avons bossé avec Imis Kill, chose et Nsangu. Durant le festival, ces projets belges vont bénéficier d'une belle visibilité. Parce qu'au fil des éditions, nous avons développé un réseau avec des journalistes et des pros venus de l'étranger. Via le festival, nous opérons un travail de prospection, de promotion, mais aussi de préservation de la scène musicale francophone.

Les cartes blanches ont la part belle dans la programmation. Quelle est leur fonction ?

**FLD :** Elles offrent un regard atypique sur un projet que les gens auraient peut-être vu plusieurs fois durant l'été. Par ailleurs, une part de notre public se compose de professionnels. Nous devons aussi veiller à les interpeller et ce n'est pas évident. Car, bien souvent, ils ont déjà vu par ailleurs les artistes que nous programmons. En cela, une carte blanche donne autre chose à voir. Les meilleures sont celles qui connaissent une vie après le festival. Certaines donnent aussi naissance à des come-back miraculeux, comme ceux d'Alain Chamfort ou de Brigitte Fontaine. Cette année, nous avons proposé des cartes blanches à Edouard van Praet, Mathilde Fernandez ou Nicolas Michaux.

Dans le paysage actuel, certains festivals se muent en machines commerciales. Chez FrancoFaune, vous misez sur un événement à taille humaine. Est-ce un choix éthique, artistique ou économique ?

**FLD :** Nous réalisons une mission de service public. Nous programmons rarement des têtes d'affiche "rentables" au sens capitaliste du terme. Cette année, par exemple, les artistes les plus connus sont Albin de la Simone, ELOI ou Mathilde Fernandez, la chanteuse du groupe Ascendant Vierge. Notre économie est soutenue par un maillage de partenaires publics. Sans cela, c'est mission impossible. Parce qu'à l'évidence, organiser des concerts dans des lieux de cent places, en payant les artistes correctement, ce n'est pas lucratif.

**CM :** Notre festival est surtout là pour aider les artistes à franchir un palier dans leur carrière. Il y a quelques années, nous avons accordé une carte blanche à Roméo Elvis. Il avait invité sa sœur. Le public a donc découvert Angèle en petit comité. À l'époque, nous avons joué notre rôle, en lui offrant une marche pour gravir un échelon supplémentaire. C'est ce que nous faisons pour toutes celles et tous ceux qui passent par FrancoFaune. Si nous sommes en mesure d'assurer ce boulot, c'est grâce à des acteurs publics comme la Commission communautaire française (COCOF), la Fédération Wallonie-Bruxelles ou la Ville de Bruxelles. Nous bénéficions aussi du soutien de Wallonie-Bruxelles Musiques (WBM), une agence spécialisée dans l'exportation du secteur musical de la Fédération Wallonie-Bruxelles, et une aide comparable de son homologue canadien, l'organisme Musicaction.

Le lien avec le Canada est assez prégnant dans la programmation du FrancoFaune. Comment ce lien privilégié s'est-il développé ?

**FLD :** L'exportation des artistes québécois est une question de survie pour cette différence culturelle qu'est le Québec sur la carte de l'Amérique du Nord. Nous avons aussi tissé des liens avec les communautés francophones qui se situent en dehors du Québec. Que ce soit en Alberta, en Colombie-Britannique ou au Manitoba. Là encore, c'est une déclaration d'intention. Car sans un soutien assumé à la francophonie présente dans ces poches isolées, la langue française y disparaîtra dans deux ou trois générations. Cette année, par exemple, nous accueillons le groupe canadien Beau Nectar, dont la chanteuse est originaire de la province du Saskatchewan, en plein cœur du Canada. Là-bas, la communauté francophone représente à peine 2% de la population.

Envisagez-vous de soutenir la francophonie issue de la scène musicale africaine ?

**CM :** Récemment, nous avons rencontré une délégation venue de Côte d'Ivoire. Nous sommes attentifs aux opportunités. Mais nous restons une petite équipe. À six, on ne peut être au taquet partout en même temps, sur tous les continents. À l'avenir, nous aurons peut-être les connexions nécessaires pour entreprendre un travail durable et pertinent de ce côté-là. Il faut aussi souligner que les échanges ne sont pas facilités par les réalités administratives. Il est complexe d'obtenir des autorisations de travail pour les artistes africains qui doivent se produire en Europe...



©CAYO SCHEYVEN

## Offo Vrao

INTERVIEW : AYLÀ KARDAS

**En quête d'abstraction, Jawhar Basti a trébuché sur son alter-ego, Offo Vrao. Le 10 octobre 2025, il partagera ce laboratoire expérimental avec le public de FrancoFaune, en compagnie de Marc Molià et Théo Lanau.**

**Offo Vrao est né en marge de votre projet principal. Que raconte-t-il sur vous ?**

**Jawhar Basti :** Ce projet a commencé à émerger juste avant le premier confinement, dans une période intense pour moi, marquée par une séparation. Alors que je chante d'ordinaire en tunisien, des morceaux en français se sont imposés naturellement à moi. Très vite, j'ai compris qu'ils n'avaient pas leur place dans mon projet principal. Offo Vrae, c'est un personnage qui chante dans une langue qui n'est pas la sienne et qui refuse toute identité figée, comme pour dire "je suis tout et rien à la fois". C'est un être abstrait, libéré du poids des appartenances.

**Comment ce projet, qui frôle les frontières du modulaire, se distingue-t-il de votre projet principal ?**

Ici, je voulais mettre la guitare en arrière-plan de la structure et ouvrir l'espace à d'autres textures : synthés analogiques, percussions organiques, pro-

grammations. J'apporte une base écrite de guitare-voix et on l'arrange ensemble avec Marc Molià et Théo Lanau. Mais les compositions harmoniques et les paroles sont plus simples car, en français, chaque mot pèse plus lourd pour moi. On retrouve la complexité plutôt dans l'atmosphère. C'est parfois un peu obscur.

**Quel avenir imaginez-vous pour Offo Vrao ?**

Offo Vrae n'a pas vocation à suivre la logique classique "disque, sortie, tournée". C'est un laboratoire que je veux garder ouvert, poreux aux rencontres et aux collaborations. Il pourra évoluer sur dix ou quinze ans, changer de forme, intégrer d'autres voix. Je veux le développer à travers des résidences régulières, un peu comme une création en mouvement. C'est presque un acte de résistance face à l'industrie : rester dans l'insaisissable, dans le geste, sans se soumettre à la productivité.



# jazz-fusion

# album

© MAEL G. LAGADEC

# Angelo Moustapha & IBIYEWA

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Batteur béninois basé à Bruxelles, révélé par le guitariste Philip Catherine, il multiplie les projets, dont IBIYEWA, trio sans basse qui vient de sortir l'album *Vendredi Magnifique*. Et avec Angelo Moustapha, c'est tous les jours de la semaine comme ça...

Il est passé par ici, il repassera par là... Au moment de cet entretien, Angelo Moustapha, (batteur mais pas que), est dans son pays natal, le Bénin. Il vient y voir ses parents et la famille, bien sûr, dans sa ville natale de Savalou, au centre-sud du pays. Mais il présente aussi son projet CotonouTronic au festival Kondokpô qui, dans la capitale béninoise, met en valeur artistes, stylistes, musiciens locaux, avec force expositions, défilés de mode, concerts.

Mélange savamment dosé, osé et entraînant de musiques béninoise et électronique, le projet, né au Bénin, a été créé en Belgique. Angelo y joue presque tous les instruments, sauf... de la batterie, les rythmes étant confiés à Adrien Béhier, dit Phasm ; se présentant comme "MC et beatmaster", Phasm a déjà travaillé à la

réalisation artistique pour Roméo "Elvis" Van Laeken. « *Le frère d'Angèle* », tient à préciser le chef de projet CotonouTronic, dont l'album, *Famille*, sort à l'automne avec des titres comme *Bonne arrivée* et *Je me sape donc je suis*.

## Angelo Moustapha

« Je cherchais ce genre de musique, mélange de jazz et de groove joué sur des temps inhabituels. »

## Commo chez soi

Pourquoi "Famille"? « *Quand on cherche plus loin, nous sommes tous cousins* », constate Angelo Moustapha. C'est le même esprit qui préside au projet IBIYEWA, dont le premier album, *Vendredi Magnifique*, vient de sortir. En yoruba, langue couramment parlée à Savalou, "ibiyewa" signifie "ici nous ressemblent" ou, selon le batteur-leader, "on se plaît bien ici": « *J'ai beaucoup voyagé, dit-il, mais à Bruxelles, je me suis senti comme à Savalou, là où j'ai grandi. Cela va au-delà de l'accueil* ».

Formé à Bruxelles, le trio IBIYEWA réunit, outre Angelo Moustapha à la batterie, le saxophoniste bruxellois Toine Thys et le guitariste malgache Joël Rabesolo. Pas de bassiste alors? Si, il y en avait un au départ, qui a fait défaut lors d'une tournée africaine, alors le quartette est devenu trio et « *c'est parfois le guitariste ou le sax qui fait les lignes de basse* ». « *La vie, c'est comme ça. On peut vouloir ceci ou cela à un moment donné mais ce qu'il faut, c'est toujours ce qu'il faut* », philosophe le citoyen de Savalou et du monde.

## Jazz et groove africain

Extrêmement actif et créatif, avec plusieurs fers au feu, Angelo Moustapha a fait d'IBIYEWA son projet le plus personnel: « *Au tout départ, quand j'ai commencé à composer depuis l'âge de 16 ou 17 ans, je cherchais ce genre de musique, mélange de jazz et de groove joué sur des temps inhabituels. Installé à Bruxelles, j'ai décidé de créer un groupe pour ces compositions* ».

« *Je cherchais un musicien qui maîtrise l'harmonie jazz et aussi le groove africain pour aller dans les délites rythmiques* » et il a trouvé Joël Rabesolo. Quant à Toine Thys, on lui avait parlé d'Angelo, « *c'est lui qui m'a contacté. On s'est dit bonjour et on a joué, juste comme ça* ». Le saxophoniste belge est un habitué des tournées africaines: « *Quand on voyage, Toine, il devient plus africain que nous!* ».

## Jusqu'au lundi 5 heures du mat

Toujours en quête d'originalité, « *jusqu'où peut-on casser les codes, réfléchir autrement* », le batteur leader est allé chercher des rythmes comme le "quatre virgule" en jargon musical, soit un rythme à quatre temps et demi. « *Ce sont des rythmes pas tout droits, un peu tordus. Outre les délites rythmiques pas évidents, nous travaillons aussi le côté son. Toine utilise beaucoup de pédales, etc. On est allé dans les détails, détails, détails...* »

Quant au titre du disque, *Vendredi Magnifique*, « *c'est pour célébrer la musique, la fête, les amis, la bonne ambiance... Un concept malgache. Au Burundi, ils ont le "lundi méchant", c'est la fête tout le week-end jusqu'au lundi matin 5 heures!* ».

IBIYEWA  
Vendredi  
Magnifique  
homerecords.be

IBIYEWA



Vendredi Magnifique



# album

# électro

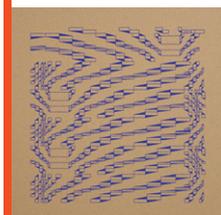
© MERI EKOLA

# Marc Melià

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Avec *Pièces Monophoniques*, le compositeur/producteur originaire de Majorque explore l'art de la simplicité dans un monde électro devenu trop complexe. Pertinent.

Marc Melià  
*Pièces Monophoniques*  
Vlek Records



**I**n *Simplicity We Trust*. "En la simplicité, nous faisons confiance". Ce n'est pas seulement le titre d'un des neuf instrumentaux du nouvel album de Marc Melià, *Pièces Monophoniques*, c'est aussi une déclaration de foi. « Pour *Pièces Monophoniques*, j'ai fait preuve de dogmatisme, remarque avec sourire le compositeur, producteur et musicien originaire de Majorque. Dès le départ, je me suis imposé des règles strictes : n'utiliser qu'un synthétiseur analogique monophonique qui ne me permet de jouer qu'une seule note à la fois, ne pas inclure de chant et bannir les overdubs au mixage. Cette recherche de simplicité était déjà au cœur de mon premier album solo, *Music For Prophet*, en 2017, qui avait été conçu dans son intégralité sur un séquenceur Prophet. Je suis passionné de musique électro mais j'ai toujours été mal à l'aise avec ce stéréotype du musicien noyé derrière une montagne de machines et des kilomètres de câbles. »

Paradoxalement, ce cadre rigide a ouvert un champ de liberté insoupçonné. Élevé dans une famille musicale et installé à Bruxelles depuis une quinzaine

d'années, cet artiste touche-à-tout s'inspire de l'école électro minimaliste de Steve Reich et de Philip Glass sur *Pièces Monophoniques*. On ne peut ainsi s'empêcher de penser au soundtrack de *Koyaanisqatsi* à l'écoute des plages *Volaties* et *Échos* et *Fantaisies*. Mais Marc Melià dépasse les références. Avec cette œuvre d'une fluidité remarquable, il réinvente l'ambient, l'électronica chill et le concept de musique contemplative. « J'ai beaucoup cogité sur la manière d'aborder cet album sans me répéter. Et puis j'ai lâché prise, j'ai joué sans arrière-pensée. Et le délice s'est fait. En n'ayant qu'un seul outil à ma disposition, j'ai pu en explorer toutes les possibilités et celles-ci se sont avérées infinies. *Pièces Monophoniques* est peut-être mon album le plus varié. »

En redéfinissant le lien entre l'humain et la machine, Marc Melià bouscule les codes actuels d'une électro souvent complexifiée à l'excès, saturée d'effets sonores et de visuels immersifs qui servent surtout à masquer son manque d'originalité. Chez lui, pas besoin de mode d'emploi et d'expertise branchée. Il suffit de l'écouter. « Quand tu observes un violoncelliste sur scène déployer toute une gestuelle physique pour faire voyager l'archet sur l'instrument, tu comprends immédiatement d'où vient la musique. Dans un concert électro aujourd'hui, tu es souvent perdu. Dans cette surenchère d'images, d'effets et de sons, tu ne sais pas ce qui est live, ce qui est humain. Moi, je reste très attaché à cette notion de "performer". Avec ce projet que j'ai présenté aux *Nuits Botanique*, les choses sont claires pour le public : un musicien qui joue une note à la fois sur un clavier. »

Marc Melià

« Suivre plusieurs chemins artistiques me semble plus pertinent que de mener un parcours linéaire dans l'électro. »

Cette approche "less is more" n'exclut pas les collaborations. Signé alors sur le même label indépendant, Pan European Recordings, Marc Melià a ainsi invité Flavien Berger à chanter sur *Veus*, son deuxième album solo (2021) entièrement conçu dans la maison de Rodolphe Burger, fondateur du cultissime Kat Onoma. Marc accompagne également aux claviers François Breut, autre Bruxelloise d'adoption. Il s'exprime aussi dans la danse, notamment en jouant en live dans le spectacle *Chromatique*, audacieuse adaptation du *Carnaval des Animaux* (1986) de Camille Saint-Saëns mise en scène par la chorégraphe Louise Baduel. « Je me rends compte que les médias et organisateurs d'événements ont du mal à me cataloguer. Mais j'aime bien faire des choses très différentes. Passer de la musique électro minimaliste à la chanson française ou à des spectacles de danse me nourrit, me permet d'apprendre et d'avancer. Suivre plusieurs chemins artistiques me semble plus pertinent que de mener un parcours linéaire dans l'électro. »



# baroque

# orgue

© gcc

# Bernard Foccroulle

TEXTE : STÉPHANE RENARD

L'ensemble InAlto ravive la flamme de Tarquinio Merula, grand maître italien des débuts du baroque. Un florilège emmené par Lambert Colson au cornet et Bernard Foccroulle à l'orgue.

**Tarquinio Merula**  
InAlto/  
Lambert Colson –  
Bernard Foccroulle  
*Concerti Spirituali*  
Outhere/Ricercar



La redécouverte des géants de la musique ancienne a fait un peu d'ombre à certains compositeurs de grand talent. Terquilio Merula (1595-1665) est de ceux-là. On savourera d'autant plus l'enregistrement de ses œuvres les plus significatives par InAlto, avec le cornettiste Lambert Colson, la soprano Alice Foccroulle et l'organiste Bernard Foccroulle. Lequel est formel : « On n'a pas fini de découvrir la musique italienne. Et Merula est d'autant plus intéressant qu'il a travaillé à la cour du roi de Pologne ».

Ce début du 17<sup>e</sup> siècle vous a toujours fasciné. Qu'a-t-il de si particulier ?

On sort de la Renaissance pour entrer dans le premier âge baroque. Rien n'est figé. Les compositeurs se lancent dans de nouvelles formes musicales, de nouveaux moyens d'expression. Les Italiens vont ainsi emprunter des chemins relevant de ce que les Allemands appelleront le "stylus fantasticus", le style fantastique, pour ne pas dire fantasque.

En Italie, ce style est lié à l'improvisation au clavier, orgue ou clavecin. Il se retrouve particulièrement dans les "toccata" ou les "intonazione" de Merula. Il se détache totalement de l'ancienne pratique de la polyphonie de la Renaissance, où toutes les voix sont interdépendantes, avec beaucoup d'harmonie. Il va au contraire développer ce style fantasque improvisé, où l'on passe d'une émotion à l'autre. L'objectif est de créer des surprises et des contrastes pour accrocher l'oreille de l'auditeur.

Le florilège de ses œuvres reprises dans ce disque montre la grande diversité de son inspiration...

Outre sa musique d'orgue, il a en effet aussi beaucoup publié de la musique sacrée pour diverses combinaisons vocales et instrumentales ainsi que de la musique profane et instrumentale. C'est cette polyvalence que nous avons voulu mettre en évidence. Nous avons ainsi retenu de délicates et virtuoses canzones, mais aussi des œuvres méditatives. J'aime beaucoup par exemple sa berceuse sur deux notes, qui est une forme de minimalisme avant l'heure.

**Bernard Foccroulle**

« Une expérience unique. C'est l'orgue que Monteverdi a connu. Le fait de jouer sur cet instrument crée une émotion toute particulière. »

Vous mettez aussi en évidence quelques très belles pièces d'orgue. À force de ne parler que des grands organistes germaniques – Scheidt, Sweelinck, Buxtehude, Pachelbel... –, on finirait par oublier que l'Italie eut aussi les siens.

Il y a en effet un nombre considérable de grands auteurs italiens et notamment toute une école napolitaine. S'ils sont moins connus, c'est d'abord parce qu'ils ont moins voyagé, à l'exception de Frescobaldi dont la musique s'est fortement répandue vers le nord grâce à son disciple Froberger. Cela dit, la popularité plus grande de la musique d'orgue allemande est aussi due au fait que les orgues germaniques étaient beaucoup plus puissants et offraient d'innombrables possibilités de couleurs. Les orgues italiens étaient un peu moins séduisants, avec moins de pédales et de claviers. Reste que la musique d'orgue allemande ne serait pas devenue ce qu'elle était au 17<sup>e</sup> siècle sans l'influence italienne. Cela a produit un métissage passionnant.

Vous avez enregistré sur un orgue très particulier, celui de la basilique Santa Barbara à Mantoue...

Une expérience unique. Cet orgue, qui a été parfaitement rénové, a été réalisé par l'un des plus grands facteurs italiens en 1565. C'est l'orgue que Monteverdi a connu dans la chapelle des Ducs de Mantoue. Le fait de jouer sur cet instrument crée une émotion toute particulière. De plus, c'est l'un des rares orgues possédant des touches brisées, qui produisent deux notes différentes selon la manière dont on les enfonce. Cela permet d'obtenir des notes qui étaient rarement utilisées à l'époque. Encore un témoignage de la créativité de Merula !



#classique-contemporain

#triptyquo

©JÉRÔME RALFAGRAM

# Cassandra Marfin

TEXTE : VICTORIA DE SCHRIJVER

Pianiste belge à la curiosité insatiable, Cassandra Marfin ouvre un triptyque musical en couleurs avec son premier volet consacré au bleu : *jusqu'à la nuit*, un voyage dans les œuvres d'Alexander Scriabine, Olivier Messiaen et Amy Beach.

Cassandra Marfin a sept ans quand elle débute le piano, dans une famille mélomane. Elle qui, petite, adorait « appuyer sur tous les boutons » voit dans le piano un alliage prometteur entre toucher et son. Depuis, le clavier est devenu son terrain d'exploration. Formée au Conservatoire, elle construit un parcours d'interprète exigeante, attachée à défendre des programmes pensés comme un tout. Après un disque consacré à Olivier Messiaen, elle publie *jusqu'à la nuit*, premier volume d'un triptyque musical en couleurs chez Cypres.

Cassandra Marfin  
*jusqu'à la nuit*  
/ le bleu  
Cypres



## Triptyquo en couleurs

L'idée de trois albums, chacun dédié à une couleur – bleu, jaune, rouge –, s'est imposée progressivement. Après une esquisse de projet, elle réalise qu'elle devrait en faire un cycle, en variant les couleurs mais en conservant des points de rencontre. Pour démarrer, elle se tourne vers le bleu, un choix qui n'est pas anodin. Dans notre société, il est associé au rêve, au mystère, à une forme de calme, de songe, qui « ne prend pas trop de place et laisse un espace à l'imaginaire », nous explique-t-elle.

Ce concept de synesthésie ou plus précisément de chromesthésie (association d'une couleur à un son) intéresse très rapidement Cassandra : « Je n'ai pas de synesthésie au sens médical, mais certaines harmonies ou certains accords me donnent des impressions proches de celles qu'on a devant une couleur ». Ainsi, ses recherches sur la couleur nourrissent directement son rapport à la musique, ouvrant une autre fenêtre de ressentis, plus colorée.

Cassandra Marfin

« Je n'ai pas de synesthésie mais certaines harmonies ou certains accords me donnent des impressions proches. »

## L'heure bleue

Le programme réunit trois visions musicales de la couleur. Chez Scriabine, chaque note correspond à une teinte précise. Chez Messiaen, ce sont des complexes sonores qui déclenchent des visions colorées. Amy Beach, elle, relie une tonalité générale à une couleur. Cassandra a retenu des pièces qui évoquent le bleu pour chaque, qu'il s'agisse d'une correspondance établie par le compositeur ou de son propre ressenti : « La Sixième Sonate de Scriabine n'est pas "bleue" dans sa conception mais elle porte ce mystère qui, pour moi, l'incarne ».

Cassandra propose un bleu qui ne se réduit pas aux images marines ou nocturnes, il est d'abord une sensation, un espace où résonnent contemplation et mystère. La pochette d'album, *Le rêve de l'eunuque* (1874) de Jean Lecomte du Nouÿ, s'est imposée à la pianiste : « Je voulais qu'elle évoque le bleu sans être illustrative, comme une impression qui laisse place à l'imaginaire ». Cette plongée dans la couleur influence Cassandra dans sa façon d'appréhender le monde, jusqu'à la scène, où cette conscience nourrit un rapport au son comme texture : densité, rugosité, douceur, tout est dans l'intention.

## La médiation comme fil rouge

Au-delà du disque, Cassandra Marfin défend une approche exigeante de la médiation. C'est en découvrant Messiaen qu'elle décide de prendre la parole durant ses concerts pour évoquer la pensée du compositeur et donner des clés d'écoute. Depuis, parler au public est devenu une nécessité : pour elle, c'est donner ces repères et offrir la possibilité « d'entrer dans l'univers de l'œuvre, d'ouvrir une porte et d'accompagner l'écoute ». Un engagement qui s'accompagne d'un travail de recherche important, qu'elle présentera avec son disque lors d'une conférence à l'Académie Royale de Bruxelles le 30 septembre.

*Jusqu'à la nuit* réussit le pari de nous emporter dans une couleur, entre pénombre et songe. S'il se déploie sous le signe du bleu, les volets suivants s'annoncent contrastés : la couleur préférée de Cassandra, le jaune, lumineuse mais mal aimée en Occident ainsi que le rouge, symbole de « caractère et d'affirmation ». Entre les deux, son cœur balance. Cassandra Marfin trace un chemin singulier où chaque nuance compte.



© JOSE HUEDO

# Patrick Leterme

## libre et affranchi des cases

PORTRAIT : VICTORIA DE SCHRIJVER

Figure marquante de la scène classique belge, Patrick Leterme forge son propre itinéraire. Du micro aux claviers, des salles de concerts aux plateaux, il avance guidé par l'instinct, la curiosité et un sens rare du partage, porté par une sensibilité fine qui imprègne chacune de ses rencontres.

**N**é le 7 septembre 1981 à Verviers, le pianiste, compositeur et chef d'orchestre Patrick Leterme n'est pas issu d'une dynastie de musiciens. La musique s'impose à lui. De cette enfance, son premier souvenir musical se dessine : « *Je chante à l'école maternelle. Je me vois assis, surexcité, avec les autres enfants [...]. Je pense que l'institutrice a remarqué que j'aimais bien la musique et l'a dit à mes parents* ». Ces derniers découvrent et l'inscrivent à l'académie. Là-bas, le piano « *est arrivé assez naturellement* », la rencontre est teintée d'une « *affinité épidermique* », considérant le piano comme « *l'instrument-carrefour qui gère la circulation de toutes les informations musicales* ».

Après l'académie, Patrick poursuit des études supérieures de musique à Liège, mais aussi à Cologne ou à Bruxelles où il étudie la direction d'orchestre. Pianiste, il garde aussi la voix au cœur de ses sensibilités. Une réceptivité ancrée en lui, alors qu'il se rappelle l'un de ses premiers opéras, *La Flûte Enchantée*, à la télé. C'est un imaginaire tout entier qui s'ouvre à lui quand il ressent cet « *amusement d'enfant que Mozart a probablement voulu transmettre* », sans en avoir les clés.

Pas de musiciens dans sa famille mais néanmoins une grand-mère « *qui a travaillé toute sa vie à la ferme en élevant cinq enfants et sans avoir accès au moindre cours de musique, mais en dirigeant malgré tout la chorale de son village* ». Une personnalité avec une « *passion amateur pour le chant au sens le plus noble du terme* ». Pour lui, il est important de ne pas hiérarchiser les pratiques, comparant la pratique de sa grand-mère à celle d'une grande soliste, avec une racine commune : un amour du chant.

### Créer, sans partition imposée

Patrick écrit et arrange très tôt, sans jamais se prendre au sérieux. L'improvisation lui permet aussi de développer un rapport à la musique qui ne passera « *pas uniquement par la partition* ». Composer professionnellement arrive plus tard, faute de contact immédiat avec le milieu. Depuis une dizaine d'années, Patrick se passionne pour la création musicale. Il perçoit la « *naissance de la musique* » comme « *l'une des plus belles choses* » du métier. Pour lui, « *il n'y a pas de vérité unique et rationnelle en art et dans la vie* » : composer, c'est « *suivre une sensation et un instinct* ». Cet instinct, il le décrit aussi comme « *un amour* » – mot « *peut-être bateau* », dit-il – qui précède toute considération technique : « *cette espèce de lumière de vouloir chanter une chose, c'est ce qui me donne le courage de faire sans être écrasé par la multitude des options possibles* ».

Homme de média également, entre 2014 et 2023, il présente d'un côté le Concours Reine Élisabeth et vulgarise la « *musique de création* » sur les antennes de la RTBF. En 2024, il devient artiste associé du Palais des Beaux-Arts (PBA) de Charleroi, un lieu qui lui offre « *une grande liberté* ». Il est également directeur artistique du Studio PBA, un espace de formation transdisciplinaire pour jeunes artistes, pont entre pédagogie et monde professionnel, où l'on peut « *tenter des choses mais se tromper aussi dans un environnement qui ne cloisonne pas* » : « *pour un artiste, c'est un luxe de passer d'une esthétique à l'autre [...] sans devoir justifier pourquoi on sort du cadre* ».

### La Revanche de l'Arbre

Pour démarrer la saison 2025-2026, le PBA de Charleroi proposera dès le 26 septembre *La Revanche de l'Arbre* (*Li R'vindje di L'Àbe*), une œuvre chantée en wallon sur un texte du poète Henri Simon (1856-1939), mise en scène par Ingrid von Wantoch Rekowski, avec une partition et une direction signées Patrick Leterme. Le « *spectacle choral et symphonique* » fera ensuite une tournée en Wallonie.

Le projet naît d'un regret intime – « *ne pas avoir appris le wallon de mes grands-parents* » – et d'une prise de conscience : la « *classe moyenne et ouvrière avait bien conscientisé que la maîtrise du français allait de pair avec une ascension sociale* ». À la même époque, Patrick découvre Annie Ernaux et le concept de transfuge de classe. Le prix Nobel de littérature (2022) parle de « *venger sa race* ». Lui, qui se revendique d'agriculteurs, souhaite à sa manière « *venger* » non seulement le « *mépris envers la classe paysanne* » mais aus-

si, plus largement, celui visant les cultures locales et populaires, le « *mépris géographique* » entre grandes villes et campagnes, et, peut-être, celui envers les pratiques amateurs. Pour lui, ce projet permet aussi de se questionner sur l'étouffement et la sauvegarde du patrimoine wallon.

Au Musée de la Vie wallonne à Liège, il découvre *La Mort de l'Arbre*, puis *La Revanche de l'Arbre* de Simon. Pour lui, ce sont des textes sensibles et en avance sur leur temps, porteurs d'un « *rapport tendre, amoureux et spirituel à la nature proche* ». C'est une littérature riche mais discrète à laquelle il se met au service : « *Il n'y a pas une ligne du poème que j'ai trouvée faible ou dont je me sois lassé* ».

*L'Arbre*, dressé sur une colline et qui nous confronte au sens du temps, est chanté collectivement par les enfants de la Maîtrise de La Monnaie et le Chœur de Chambre de Namur. À sa manière, Patrick participe peut-être à la réhabilitation du wallon dans les grandes salles de concerts. Mais, il précise : « *Le malentendu auquel j'espère ne pas être confronté, c'est de croire que ce projet est juste une croisade pour relancer le wallon. Évidemment, ce n'est pas anodin. Ça pose la question d'une biodiversité culturelle autant que naturelle* ». Son désir est aussi de créer des rencontres, avec le wallon, et entre les gens.

En musique, le symphonique et les pratiques amateurs se lient : le Candide Orchestra est accompagné d'Akropercu, un trio de percussionnistes – qui évolue dans l'orchestre mais qui s'en détache aussi pour des interludes musicaux –, mais aussi de musiciens de fanfares, faisant même appel aux tambours de Gilles – une « *première* » aussi, peut-être.

### Patrick Lotormo

« *Il y a parfois cette idée que la musique contemporaine, c'est difficile, austère, réservé à des initiés. Je pense exactement l'inverse.* »

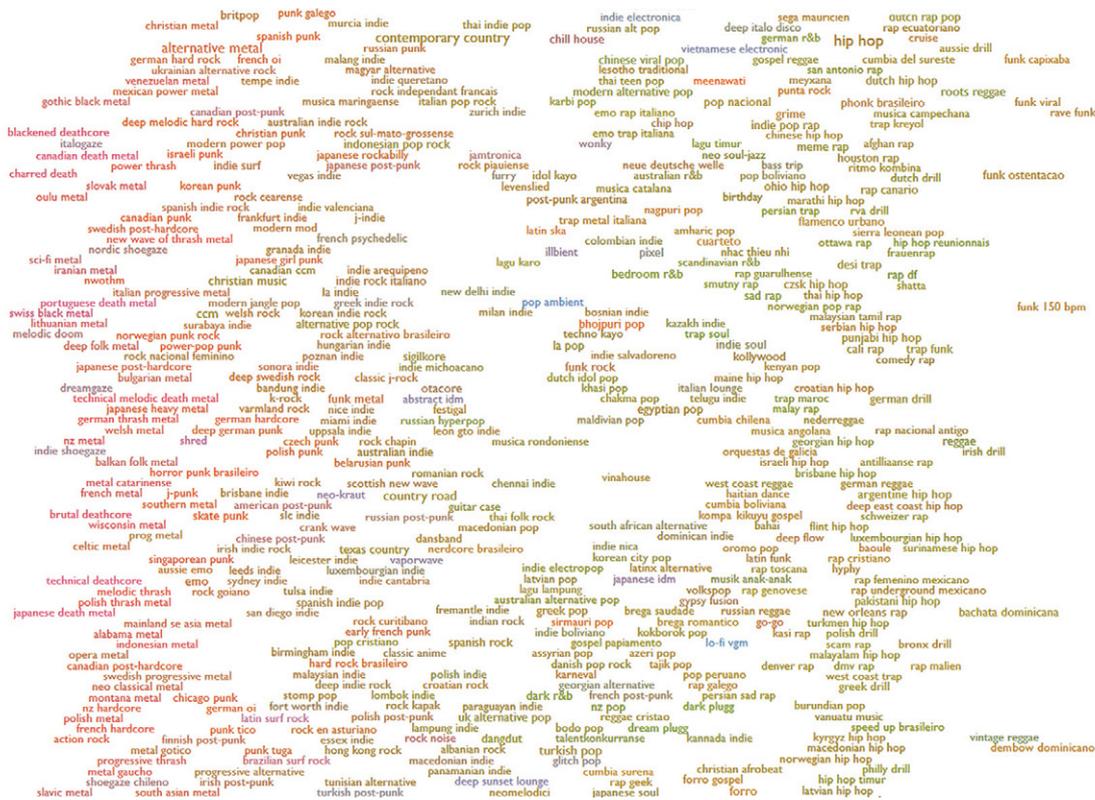
### Ars Musica, ouvert à toutes et à tous

Patrick Leterme est depuis cette année directeur artistique du Festival Ars Musica. L'édition 2025, qu'il n'a pas programmée, est consacrée aux opéras de chambre. Next Opera Days a pour fil conducteur l'animal et questionne notre rapport au vivant, avec des créations de Jean-Luc Fafchamps, Fanny Libert et d'autres, en novembre. Sa véritable empreinte se révélera en 2026. Enthousiaste, pour lui, « *le bonheur central de cette mission, c'est aussi d'être là où la musique n'est pas* », dans un désir d'aller chercher des publics différents et de « *créer des contextes où la musique contemporaine et la création, peuvent surprendre, séduire, émouvoir* ».

Ses velléités de « *décomplexer l'auditeur* », il ne les cache pas : « *On peut juste se réjouir : la création n'est pas un danger, c'est un plaisir. Il y a parfois cette idée que la musique contemporaine, c'est difficile, austère, réservé à des initiés. Je pense exactement l'inverse. Si on prend le temps de faire découvrir, d'expliquer, de donner les clés, on se rend compte que les gens sont curieux, que ça les intrigue et que ça les touche* ».

La suite ? Elle se dessine comme Patrick, libre et hors des cases : « *J'ai envie de continuer à créer, à transmettre, à mêler les publics et les esthétiques. Je n'ai pas envie de m'enfermer dans un seul rôle. Je veux rester à la fois pianiste, compositeur, chanteur, programmeur, parce que toutes ces casquettes nourrissent les autres.* » Tout repose pour lui dans le désir de continuer à suivre « *un instinct* » : « *Je crois que tant que je pourrai suivre un instinct, je me sentirai à ma place. Cet instinct-là, il vient peut-être de ce que j'ai vécu enfant : chanter sans me demander si c'était bien ou pas, pour le plaisir. Si j'arrive à garder ça, alors peu importe la forme que ça prendra* ».

# Toujours plus de titres disponibles...



© DR

## DOSSIER : LUC LORFÈVRE

Chaque jour, quelques 120.000 nouveaux titres débarquent sur les plateformes de streaming. Cette surproduction sonore, impossible à absorber humainement, bouscule les artistes émergents tout en obligeant les prescripteurs à s'imposer des filtres dans leur travail pour ne pas être noyés. Privilégiant la quantité à la qualité, les géants du streaming ne sont pourtant pas les seuls responsables de cette surproduction musicale qui, paradoxalement, favorise l'uniformisation des contenus bien plus que leur diversité.

« Aujourd'hui, un million de titres sortent par semaine sur l'ensemble des plateformes de streaming », constatait Laurent Garnier dans une interview accordée en juin dernier au magazine Rolling Stone. Pour construire la playlist de [DEEP] Search, son podcast de découvertes disponible sur YouTube et sur l'onglet Fip de radiofrance.fr, l'influent pionnier de la french touch s'impose une écoute quotidienne de deux à trois heures de nouveautés. « J'aime cette gymnastique. Je crois humblement qu'on a besoin plus que jamais de ceux qui passent du temps à essayer de faire une sorte de sélection en explorant le plus loin possible. Mais ça devient de plus en plus compliqué. Avant, je dénichais 40 à 50 titres intéressants sur les plateformes grand public. Aujourd'hui, je n'en retiens que 4 ou 5 dans une marée de merdes, de redondances et d'intelligence artificielle. Mais bon, le jeu en vaut toujours la chandelle. »

### Trop de musique ou beaucoup de musique ?

En quelques phrases, le DJ et producteur électro résume le ressenti de tout amateur de musique. Fan, mélomane, simple curieux, programmateur radio, agent, directeur artistique ou journaliste : nous sommes toutes et tous confronté-es à cette déferlante quotidienne. Chaque jour, quelques 120.000 nouvelles chansons viennent gonfler les catalogues de plateformes de streaming. Le site spécialisé Music Business Worldwide avait déjà fait le calcul en 2023 (dernières statistiques disponibles sur une période de douze mois). Soit 10,08 millions de nouveaux titres sur Spotify au premier trimestre, pour un total de 43 millions en fin d'année. Une autre estimation, signée Luminata Data, une plateforme internationale d'analyse des données musicales, donne le vertige. En supposant qu'une chanson dure, en moyenne, trois minutes, il faudrait 571 ans pour écouter l'intégralité du catalogue actuel du service de streaming Apple Music. « Et encore, sans faire la moindre pause dans son écoute », souligne très sérieusement l'étude. Bonne chance... Personne ne peut et ne veut le faire.

Alors, y a-t-il "trop" de musique en 2025 ou tout simplement "beaucoup" de musique ? Bien plus qu'un débat économique, c'est notre rapport à l'art et à la culture qui est en jeu. « Cette question, je me la pose régulièrement », déclare Didier Stiers, sans aucun doute l'une des plumes les plus affûtées de notre paysage médiatique musical francophone. « Honnêtement, j'ai du mal à trancher. Il y a effectivement beaucoup de contenus disponibles. Mais n'était-ce pas déjà le cas, avec les disques, les livres ou les films dans les années 70 ? Est-ce une raison de freiner la création ? Je ne le crois pas. À l'époque, il fallait sortir de chez soi pour accéder à ces objets culturels et ceux-ci n'étaient pas tous disponibles chez le disquaire, le libraire ou au cinéma du coin. En 2025, dès qu'on est connecté à Internet, on est confronté à ce flux gigantesque. L'autre différence, c'est qu'aujourd'hui, tout le monde peut mettre un titre musical à disposition et quasi sans coût. Il ne faut pas être musicien, avoir du talent, être signé par un label ou une major. La création de musique comme son accès se sont démocratisés. Et personne ne va dire que c'est une mauvaise chose. La croissance de la production musicale me semble donc inéluctable. »

### Doux oreilles et beaucoup de filtres

Face à cette offre dantesque, difficile de s'y retrouver. D'autant que les plateformes de streaming, YouTube et TikTok, privilégient la quantité à la qualité et le formatage mainstream à l'émergence. Journaliste au Soir et à Larsen, Didier Stiers a vu son travail de défricheur évoluer avec ces nouveaux outils. Mais fondamentalement, c'est « l'oreille » qui le guide toujours, comme à l'époque où il écoutait religieusement les découvertes rock de Jacques "Pompon" de Pierpont dans Rock à Gogo sur la RTBF. « Laurent Garnier fait le même taf que Pompon. C'est un prescripteur. J'aime cette idée de "guider" mes lecteurs. Les sources où puiser ont changé mais la démarche reste la même. Personnellement, je ne suis pas trop fan de Spotify. Je découvre beaucoup de musiques émergentes grâce à YouTube et via les liens d'écoute que je reçois dans ma boîte mail. J'ai la chance de ne pas devoir tout écouter pour mon boulot. Je suis spécialisé en

rock indie. Même si c'est une niche, la production est énorme. En fait, c'est comme une pompe que tu amorces. Plus t'écris sur un genre bien précis, plus tu reçois des contenus assimilés à cette étiquette. Ça vient de partout : Wallonie, Flandre, monde entier, majors, labels, structures de promotion indépendantes, bookers et, de plus en plus souvent, des artistes eux-mêmes. Mais je ne me sens pas particulièrement étouffé. Il y a des choses redondantes, certes, d'autres encore peu abouties. Mais ça ne veut pas dire que c'est forcément inintéressant. Quand tu te passionnes pour les artistes émergents, tu es logiquement confronté à des propositions "jeunes" qui doivent mûrir. C'est du "work in progress". Si une chanson prometteuse attire mon oreille, j'aime prolonger la découverte en live. Pour moi, c'est sur scène qu'on fait le tri entre un projet fake et un talent potentiel. Il n'y a pas de filet, pas d'algorithme, pas d'IA, pas de triche. »

### Maxime Lhussier – Odessa Maison d'artistes

« Les repères ont changé, les codes aussi. Il ne faut pas pleurer, il faut s'adapter. »

### On produit aussi beaucoup on FWB

Sur LN Radio (groupe IPM), on ne fait ni dans le rock indie, ni dans le rap pointu. Diffusée du lundi au vendredi et animée par Denis Lagasse, l'émission *L'Heure Belge*, qui comme son nom le laisse supposer dure soixante minutes, est consacrée exclusivement à des artistes émergents de la Fédération Wallonie-Bruxelles, dans des registres pop, électro/pop, chanson... et plus si affinités. « Chez nous, la Semaine de la Musique Belge, c'est toute l'année, s'enthousiasme Olivier Faran, directeur de la programmation. Comme programmeur, j'ai toujours été confronté à une offre pléthorique de productions locales. Mais durant la pandémie, tout a explosé. Confinés à la maison, et donc dans leur home studio, les artistes belges ont multiplié les contenus : nouvelles chansons, versions acoustiques de leur répertoire, reprises. *L'Heure Belge* est née dans le but de relayer ces nouveautés. Le volume de ces nouvelles productions belges, qui correspondent à notre ligne éditoriale, est élevé mais pas excessif. Il nous permet de rester sélectifs tout en assurant une programmation riche. »

### Créer pour exister

Soumis au diktat des algorithmes des playlists ou sommés par leur management de publier sans relâche des contenus sur les réseaux sociaux, les artistes sont autant sollicités qu'ils sollicitent leur public. Au point de risquer parfois la saturation. L'époque où on mettait deux ans à écrire et enregistrer un album, un an à le promouvoir en live avant de passer au suivant est désormais révolue. Il faut produire et produire encore. Mais est-ce que la qualité suit ? Denis Lagasse et Olivier Faran s'empressent de nuancer. « Le terme "qualité" est subjectif. Chacun l'interprète à sa manière et c'est tant mieux. Comme on diffuse en radio, on exige un bon niveau technique de production. La chanson doit aussi correspondre à notre cible d'audience. On s'adresse au grand public. Donc les formats, les textes et les sonorités doivent rester accessibles. On n'est pas trop réceptif, par exemple, à ces featurings créés pour des raisons de marketing, où un chanteur wallon va interpréter deux phrases dans une production française ou flamande. »

# « L'artiste qui a envie de s'exprimer y arrivera toujours d'une manière ou d'une autre. »

## Didier Stiers – journaliste

Ils évoquent, sans la nommer, le cas d'une jeune interprète francophone dont les morceaux étaient trop marqués par l'intelligence artificielle. « On a eu des doutes sur le projet, ça sentait le fake. Une bonne chanson, on peut la diffuser. Mais pour inviter un artiste cinq jours de suite dans notre émission, il en faut davantage. L'auteur doit avoir aussi des choses à dire, une histoire à raconter, des visuels attractifs – nos interviews et captations sont filmées – et être à l'aise dans l'exercice de l'interview. Certains ne maîtrisent pas encore tous ces aspects du métier. » Autre paradoxe, également souligné par Didier Stiers : les labels, attachés-es de presse et managers ne mettent plus forcément en avant les qualités musicales. « Pour nous convaincre, ils commencent toujours par citer des chiffres et des statistiques, comme si leur artiste était un joueur de basket. "Tu sais, il a fait autant de vues sur YouTube avec son dernier clip et il a autant d'abonnés sur Instagram". Indirectement, ça nous influence aussi. On ne va pas mentir. Car on espère, bien sûr, que l'artiste joue le jeu et relaye sa présence dans L'Heure Belge auprès de sa communauté. »

### Artisto à 360°

Interviewée dans Larsen au printemps dernier, Helena résumait le métier de chanteuse en 2025 : « C'est 10% faire de la musique et 90% faire d'autres choses, plein d'autres choses ». Maxime Lhussier confirme. Musicien et compositeur hyperactif au sein de Pale Grey, Dan San et de son projet solo Danube, il est aussi à la tête d'Odessa, "Maison d'artistes". Cette structure à 360° est opérationnelle dans le management (Benni, Glauque), l'accompagnement d'artistes et le booking. « Écrire une bonne chanson, même deux ou trois très bonnes chansons, ne suffit plus. Avant de signer un projet émergent, je rappelle toujours à l'artiste qu'il doit être prêt pour un marathon. Nous sommes à une période charnière de l'histoire de la musique. Les repères ont changé, les codes aussi. On n'est plus dans les années 90 ou même 2010. Il ne faut pas pleurer, il faut regarder devant soi. Les vérités d'hier ne seront pas celles de demain, notamment avec l'intelligence artificielle. On ne peut pas aller contre ça, autant s'adapter tout en sachant que ce n'est pas une science exacte. "L'humain" a encore toute son importance. En tant que musicien ou avec ma casquette Odessa, le challenge me séduit. Je trouve que ça

a toujours du sens d'accompagner un projet et d'essayer de l'amener au sommet de la montagne. »

### Une époque pressée

La surproduction de contenus ne s'explique pas seulement par la démocratisation du "home studio". Elle reflète aussi nos nouvelles habitudes sociétales de consommation rapide. Il y a de nouvelles attentes. Et vu comme ça, le secteur musical a ses propres spécificités. Spotify n'est pas Netflix. Contrairement aux séries qu'on "binge-watch" en un week-end, les albums sont rarement écoutés dans leur intégralité. Un stream (soit une écoute comptabilisée d'une chanson) sur Spotify ne traduit pas nécessairement une démarche volontaire ou réfléchie. On peut entendre sans écouter. Quelques secondes seulement suffisent pour faire grimper le compteur. Et parfois ce sont des robots qui dopent artificiellement la visibilité des titres afin d'influencer les algorithmes. Ce n'est pas parce que H&M s'abonne à une playlist Discover que les clients de la chaîne de prêt-à-porter vont tendre l'oreille lorsqu'ils patientent devant les caisses. Idem pour les playlists des musiques proposées de nuit ou aux petites heures matinales par des radios qui sont plus un fond sonore passif qu'une invitation à découvrir. C'est bien pour les quotas mais "so what"? Et, comme vous, il nous arrive régulièrement de télécharger sur notre smartphone des albums entiers ou des "découvertes belges super cool" que nous n'aurons jamais le temps d'approfondir. Bref, c'est souvent une loterie.

« Cette recherche permanente de nouveauté devient presque malsaine et peut devenir contre-productive si on s'y prend mal, admet Maxime Lhussier. Il faut s'y plier en trouvant le bon équilibre. Pour un artiste émergent, c'est l'un des exercices les plus délicats. Historiquement, la sortie d'un album marquait le début d'un cycle : promo, interviews, radio, concerts. Aujourd'hui, elle symbolise plutôt une demi-ligne d'arrivée. La radio a perdu de son impact au profit de TikTok. Les concerts, eux, sont devenus essentiels : le live reste le seul secteur musical qui rapporte encore un peu. Mais pour espérer en vivre, même modestement, il faut d'abord bâtir sa communauté, assurer sa visibilité et imposer son identité. Et tout cela passe par une forte productivité de contenus. On n'y échappe pas. »

La Brabançonne Charles s'est posée ce genre de questions après son premier album *Until We Meet Again* en 2002. « J'attirais beaucoup de monde aux concerts mais ma maison de disques et moi avions été déçus des chiffres de streaming. J'écris naturellement mes textes en anglais. Mon label m'a suggéré d'essayer le français. Pour mon nouvel EP *Sabotage*, on a donc décidé d'enregistrer cinq titres en français et cinq versions en anglais. Ce n'était pas du simple copié/collé et de la traduction littérale. *Sabotage* n'est sorti qu'en digital. C'est un des avantages des plateformes : tu peux essayer des choses et voir directement comment le public réagit. Le but n'était pas d'avoir deux versions de chaque titre pour gonfler quantitativement ma production. Mais ça m'a permis de voir comment le public réagissait. Je me suis rendue compte que ma communauté ne faisait pas la différence. Quelque part ça m'a rassurée. Je me dis que mon projet reste cohérent. À *Rock Werchter*, j'ai chanté des titres en français et en anglais alors qu'il y avait une majorité de Flamands sous le chapiteau *The Barn*. Les retours ont été super positifs. Maintenant, je ne me tracasse pas avec ça. Je continuerai à écrire comme je le sens, dans les deux langues. Pour moi, l'expérience de cette double production atypique de *Sabotage* est donc concluante. Elle me permet d'avancer dans mon projet. »

### Teaser sans lasser

Tout en évitant d'utiliser le terme "surproduction", Maxime Lhussier évoque un nouveau "business model" impliquant non seulement une augmentation des contenus mais aussi leur fréquence. « En fait, on essaye d'étirer ce "momentum" que représente un album ou un concert release en créant plusieurs semaines à l'avance une succession de moments forts : des singles, un clip, une version acoustique, un storytelling, un extrait sonore énigmatique, un "home movie" avec une répétition... Ça implique effectivement davantage de production musicale dans des formats divers. Mais la démarche est réfléchie. L'idée est d'élargir progressivement le cercle sans lasser. On a appliqué cette stratégie pour *Human Drift*, le dernier album de TUKAN sorti en février dernier. Et ce travail en amont a payé. Le concert de release à l'Ancienne Belgique a été complet. À partir de là, on a réussi à créer quelque chose de plus large, bien au-delà de la sphère des gens qui écoutent ce style de musique. Cet été, TUKAN a attiré plein de curieux dans les festivals. Sans cette production intensive de contenus, nous n'y serions pas arrivés. Mais c'est aussi un terrain de jeu créatif. Pour la jeune génération, qui maîtrise les nouveaux outils numériques, c'est même très amusant. Dans le rock indie, les artistes plus âgés peinent encore à s'adapter aux formats courts de TikTok. Mais sans TikTok, il est impossible de construire quoi que ce soit. Certains n'ont même pas de compte Instagram et se débrouillent à peine sur Facebook, réseau totalement délaissé par les jeunes. Pareil pour les plateformes de streaming. Elles font encore trop peur aux puristes de la musique. Mais essayer de comprendre comment les algorithmes fonctionnent, c'est une manière de s'en faire des amis. Personnellement, Spotify est devenu ma boussole. J'y découvre beaucoup d'artistes émergents. Mais j'ai appris comment et où les trouver. »

### Le bon timing

Pour les médias qui servent de relais entre l'artiste et le public, le problème du timing est, par contre, devenu un casse-tête. Plus délicat que jamais à gérer. « L'espace éditorial consacré à la culture dans la presse écrite se réduit considérablement, poursuit Didier Stiers. Si on propose une interview d'un artiste coup de cœur de la Fédération au moment où il publie son EP, on ne fera peut-être rien sur lui quand il sortira son album quatre mois plus tard. Ce n'est pas par manque d'intérêt ou de qualité, c'est parce qu'en réunion de rédaction, en fonction de l'espace éditorial dont la rubrique musicale dispose, on aimera peut-être défendre un autre projet musical. Nous avons eu le cas avec Catherine Graindorge. Nous avons consacré un gros article sur la violoniste belge à la parution de son album *Eldorado*. Quelques mois plus tard, elle a fait l'événement avec *The Dictator*, son EP avec Iggy Pop. J'ai dû beaucoup débattre avec mes chefs de service qui me disaient : "On en a déjà parlé, tu n'as pas autre chose ?" ».

Mais j'ai réussi à les persuader. Faute de place, on thésaurise aussi des interviews qu'on essaye d'exploiter plus tard à l'occasion d'un concert ou d'un festival. Mais là aussi, ça ne plaît pas toujours. Avant de nous demander si l'interview s'est bien déroulée, la première question de l'attaché de presse c'est "tu publies quand ton papier ?" »

Denis Lagasse et Olivier Faran de LN Radio citent une autre anecdote révélatrice. « Parfois, c'est plus compliqué de dire non à des artistes qu'on soutient qu'à ceux qui ne sont clairement pas pour nous, explique Olivier Faran. On avait invité Dan San dans l'émission *L'Heure Belge* pour la parution de leur album *Grand Salon* en 2023. Moins d'un an plus tard, ils sont revenus avec un disque qui s'appelait *La Suite*, une sorte de prolongation de *Grand Salon*. Nous crouillions alors sous les propositions. Denis a appelé le chanteur de Dan San pour lui expliquer pourquoi nous n'allions pas réinviter le groupe. Il a compris. » Ce feedback devient très rare dans le métier. Pas par manque de respect ou d'intérêt. « C'est plutôt une faute de temps, reprend Didier Stiers. On ne peut pas motiver tous les refus. Parfois, on reçoit un nouveau mail, poli mais insistant, de l'artiste ou de son management qui se demande pourquoi on n'est pas intéressé. C'est délicat, parfois triste... »

### Maxime Lhussier – Odessa Maison d'artistes

« Cette production intensive de contenus, c'est aussi un terrain de jeu créatif. Pour la jeune génération, c'est même très amusant. »

### Chacun dans sa bulle

Face à cette surabondance de contenus, choisir revient forcément à renoncer. Démuni, dépassé, voire même oppressé par cette masse de titres disponibles, l'utilisateur s'en remet aux playlists thématiques, aux recommandations soi-disant "personnalisées" ou aux algorithmes qui le guident dans un seul but : l'abonné-e doit rester sur la plateforme. Pas question donc de le bousculer dans sa zone de confort. Même avec des millions de chansons à portée de clic, l'abonné-e reste enfermé-e dans sa bulle musicale.

« C'est vrai, acquiesce Didier Stiers. En pop urbaine, c'est même flagrant. Dès qu'un artiste hip-hop francophone buzze, une dizaine d'autres apparaissent dans les radars avec des contenus similaires. On tend vers une uniformisation de la production musicale et celle-ci a une durée de vie de plus en plus courte. Un contenu chasse l'autre, un buzz fait disparaître le précédent. Mais c'est peut-être ce que le public souhaite. Dans la scène indie, plein de groupes émergents me passionnent. Derrière l'étiquette fourre-tout "post-rock", il y a des dizaines de groupes belges qui partagent une même énergie, une même attitude, et attirent la même communauté dans les mêmes salles ou festivals. À première vue, ils se ressemblent tous et s'inspirent même de leurs aînés. Mais en écoutant les paroles, en les découvrant en interview, on réalise qu'ils ont chacun leur personnalité. »

### Roster optimiste

Et le passionné Didier Stiers de conclure : « Il ne faut pas tout voir en noir. La scène musicale belge ne s'est jamais aussi bien portée. Il y a des grosses machines comme *Damso*, *Helena*, *Lost Frequencies*, *Hamza* à qui on consacre bien sûr l'espace éditorial nécessaire. Mais il y a aussi des tas d'artistes a priori "moins" bankables qui sont soutenus dans les médias. Et ce qui est bien, c'est que *Tipik* ne va pas défendre les mêmes choses que *Classic 21* et que *Le Soir* mettra d'autres artistes émergents en lumière que *Moustique*. Finalement, cette profusion musicale est une richesse. À chacun de creuser et de juger la pertinence d'un projet. L'artiste qui a envie de s'exprimer y arrivera toujours d'une manière ou d'une autre. »

# Quand (et comment) investir dans la promotion de sa musique ?



© DR

TEXTE : DIANE THEUNISSEN

Dans l'industrie musicale, une illusion persiste : celle que "tout se joue sur la visibilité". Les artistes émergent·es injectent parfois plusieurs milliers d'euros dans leur communication, espérant en retour un décollage fulgurant. Attaché·es de presse, clips léchés, placements payants, campagnes digitales, nombreux sont les outils utilisés. Mais souvent, le retour est maigre, voire nul. Pourquoi ces efforts tombent-ils à plat ? Le problème n'est pas l'ambition mais le timing, le ciblage, le narratif – et parfois, le système en lui-même. Face à cette situation, il est temps de s'interroger sur les logiques d'investissement dans la promotion musicale : quand est-ce pertinent ? Pourquoi ? Pour qui ? Et surtout, comment éviter de brûler du budget sans stratégie claire ? Défis, prises de recul et pistes de solutions.

## L'industrie musicale, un milieu mobile et saturé

« Le milieu musical est en mouvement permanent sur la manière de solliciter l'attention du public et des professionnels, » me glisse Alex Davidson, manager et booker au sein de l'agence bruxelloise Nada. « Il y a ce besoin de renouveau, ainsi qu'une tendance au jeu-nisme qui n'est pas nécessairement liée au fait d'avoir des jeunes artistes mais plutôt au fait d'avoir une actualité, un regain d'intérêt, parce qu'il y a un flux quasi permanent d'information sonore (...) Alors effectivement, il y a un débat sur l'émergence : comment réussir à passer à travers ce mur d'informations ? » Un débat important, qui, par ailleurs, ne concerne pas uniquement les artistes émergent-es : « Pour un artiste confirmé, on voit que le simple fait de lâcher un nouveau morceau n'est pas du tout garanti d'un succès ou même d'un intérêt », ajoute-t-il. Pablo Fleury, programmateur au sein de la salle Le Salon à Sully, partage cet avis : « En Fédération Wallonie-Bruxelles, il y a une quantité énorme de musique qui est créée, par des artistes talentueux, et on en revient toujours à comment sortir du lot ».

## L'importance d'identifier son public cible, son narratif et son territoire

Dans ces conditions, une question essentielle se pose : comment investir intelligemment, pour tenter de toucher les gens et de retenir leur attention ? Alex et Pablo sont formels : les stratégies de communication varient selon les ambitions, les envies et les objectifs des artistes mais, avant toute chose, il est essentiel qu'ils puissent définir pour qui et pour quoi ils font de la musique. « Le "pour qui" englobe tant les professionnels, les tiers et les acheteurs que les auditeurs. C'est une notion multiple », souligne Alex, avant d'ajouter : « Le "pourquoi ?", c'est le narratif avec lequel tu vas nourrir le matériel que tu vas donner aux attachés de presse et aux journalistes ». Arrive ensuite une troisième variable : le fameux "où ?". Une donnée cruciale, qui permet aux artistes d'identifier les sphères dans lesquelles rencontrer leur public cible. « Ça peut être dans les médias traditionnels et dans ce cas, c'est intéressant d'avoir un attaché de presse. Mais ça peut aussi être sur TikTok, alors à ce moment-là, c'est intéressant d'investir dans des outils digitaux », explique Alex. Selon lui, à partir du moment où les artistes n'ont pas de personne tierce pour les guider dans l'économie du système, se poser ces questions-là, c'est se situer. « Mon conseil, c'est de faire des tentatives, de voir ce qui prend, et d'avoir du répondant », ajoute-t-il.

## L'accessibilité à la production, l'auto-entreprenariat forcé et la déresponsabilisation de l'industrie musicale

Derrière cette question de l'investissement se cache une réalité plus structurelle : le secteur musical déplace de plus en plus la prise de risque vers les artistes eux-mêmes. Dans un monde où les labels ne signent presque plus que des artistes validés par le marché, le développement est devenu un fardeau individuel. Une situation qu'Alex déplore : « On en arrive à un circuit où tout devient, très vite, ton problème : le financement de ta production, c'est ton problème, le financement de la finalisation de ton produit, c'est ton problème, le financement de la commercialisation, c'est ton problème. Ce qui m'interpelle, c'est la déresponsabilisation de la part de l'industrie musicale sur la prise de risque : l'industrie musicale délègue le risque ». Une situation de moins en moins confortable pour les artistes, qui n'ont d'autre choix que de gérer eux-mêmes tous les pans de leur projet. « On vend cette idée d'entreprenariat parce que ça correspond à un système économique où la vraie industrie qui bénéficie financièrement de la distribution et la diffusion des produits musicaux se décharge de la responsabilité d'investir », ajoute-t-il.

Selon Alex, cette injonction à l'entreprenariat est due à plusieurs facteurs, dont l'accessibilité des outils de production : « On peut produire beaucoup de choses chez soi parce que les outils se sont améliorés (...) Tu peux faire de la musique chez toi pour le plaisir – tu peux acheter des modules, un ordi, des cartes son, etc. – mais derrière ceci, il y a une fausse promesse d'indépendance d'entrepreneur. On te vend un avenir potentiel, à la source (...) Avant, tu achetais un instrument de musique et que tu en joues pour ton plaisir dans ton salon

avec des potes ou en concert avec des gens, c'était à toi de décider. Maintenant, on formate les outils pour te donner potentiellement un accès à une sorte de réussite commerciale ». En plus de susciter une pression énorme, cette situation crée de profondes inégalités : seul-es ceux qui ont les moyens financiers ou les codes entrepreneuriaux parviennent à se vendre. Pire encore, cette logique valorise le travail gratuit : l'artiste est sommé d'être professionnel-le, visible, cohérent-e, constant-e, souvent sans rémunération, et avec l'espoir hypothétique d'un retour. Une réalité qui a le don d'énerver Lucie Rezsöhazy, tête pensante du projet Oberbaum : « La musique, c'est l'enfant pauvre de la culture. Elle est tout en bas de l'échelle. Quand on fait de la musique, je trouve ça honteux de mettre plus de budget dans l'image que dans la musique. C'est souvent le cas, parce que le métier de musicien est tellement dévalorisé que ça va de soi (...) mais de nouveau, ça invisibilise le travail ». Avec cette réflexion, Lucie soulève un autre problème intrinsèque au secteur : la dévalorisation du travail de création musicale. « Investir plus d'argent dans la promo que dans la musique, c'est irrespectueux pour la musique. Moi, ça me rend dingue », ajoute-t-elle. Alex est d'accord avec ce constat : « Qualitativement et par rapport à cette notion de valeur travail, ce n'est pas normal d'investir plus dans la diffusion d'un produit que dans le produit (...) Ce n'est pas normal de payer des musiciens en visibilité et pourtant, c'est ce qu'on vend au milieu de la musique : l'argent, il vient après ».

## Alex Davidson – Nada

« Ce n'est pas normal d'investir plus dans la diffusion d'un produit que dans le produit. »

## Ralentir la cadence et prioriser les micro-investissements

« Il faut vraiment se dire une chose : une carrière artistique, c'est un marathon, pas un sprint. Même si on est obligé de sprinter à certains moments, c'est sur du long terme que ça va se faire », me confie Pablo. Alex est du même avis : « Quand on prépare un groupe pour un live et qu'ils ont fait trois concerts, qu'ils veulent des roadies, du backline, des in-ears et une console, à un moment, il faut dire stop. De nouveau, il y a ce truc très commercial de la diversité des possibilités : on peut faire ça, on peut acheter ça, etc. Et bien en fait, non. On ne peut pas tout faire. On fait dix concerts, on identifie les faiblesses, on met un pansement sur ça, on valorise le groupe, on fait un peu mieux financièrement, on investit. Et ça, ça s'applique aussi dans la com : il faut être capable de faire des micro-investissements et ajuster progressivement ».

## Réinvestir dans le sens et pas dans l'illusion

Ce n'est pas un scoop : en tant qu'artiste, il est essentiel d'investir dans la promotion de sa musique. Mais plus important encore, ces investissements doivent se faire de manière consciente, adaptée au projet et à ses besoins spécifiques. « Il faut que les gens soient conscients du système et puis, qu'en connaissance de cause, ils fassent des investissements et qu'ils prennent des risques », ajoute Alex. Avant toute chose, il faut donc se poser les bonnes questions : est-ce le bon moment ? Ai-je quelque chose à dire ? À qui ? Et pourquoi ? Ce n'est qu'en mettant du sens dans la démarche que l'argent investi aura une chance de produire autre chose qu'une déception. Et n'oublions pas : « La progression n'est pas obligée d'être exponentielle, elle peut être linéaire », comme dit Alex. Piano piano, donc !

# Rock (bands) will never die!



Suicide High, le dernier projet de Renaud Magour

TEXTE : DIDIER STIERS

Les uns alignent des décennies d'existence, les autres jettent l'éponge au bout de quelques années, tandis que d'autres encore renaissent de leurs cendres après une plus ou moins longue parenthèse. Pas toujours un long fleuve tranquille, l'existence dans le rock'n'roll !

**E**ntrons, si vous le voulez bien, les termes “vie et mort des groupes” dans un outil de recherche de type intelligence artificielle. Une première réponse, une fraction de seconde au compteur, tombe comme suit : « *Vie et mort des groupes se réfère généralement à la notion de survie ou d’annihilation d’un ensemble de pierres dans le jeu de Go, un concept fondamental pour les joueurs qui déterminent comment sauver un groupe encerclé. En dehors du jeu de Go, le terme peut aussi évoquer la dynamique de groupes réels ou virtuels, comme les groupes antifascistes ou les systèmes multi-agents, où “vie et mort” désigne leur existence, leur autonomie et leur capacité à contrôler leur propre dynamique.* » Bon, à ce stade, un constat : on va continuer à travailler à l’ancienne et laisser à l’IA le temps de réfléchir encore un peu et donc, parce qu’on n’est jamais mieux servi que par soi-même, se pencher sur le cas de ces formations dont l’historique est tout sauf linéaire et continu. Exemples récents : BRNS, Annabel Lee et Ada Oda au rayon des disparus (pour mieux revenir ?) ou Hollywood Porn Stars, Mud Flow et Ghinzu dans celui des revenants, même épisodiques...

Tenez, les gens de La Muerte, autre exemple. Qui, après 42 ans de bons et loyaux sévices, ont décidé de mettre la clé sous le paillason. Ou ceux de Front qui, eux, ont déjà appuyé sur le bouton “off” : c’était au début de l’année, après une série de “derniers concerts”, tous plus complets les uns que les autres et alors que ce retrait du “game” avait déjà été annoncé une dizaine de mois auparavant. Dans leur communiqué au public, on pouvait lire ceci : « *La décision de mettre fin à nos concerts n’a pas été facile à prendre, mais nous pensons qu’il est important de clore ce chapitre en beauté, en préservant l’essence même de Front 242 que vous avez appris à aimer. Nous voulons vous laisser le souvenir d’un groupe à son apogée, plein d’énergie et de passion.* »

Pour La Muerte comme pour Front 242, l’idée était aussi de ne pas faire, comme en boxe, “le match de trop”. Didier Moens, le guitariste de “La Mort” : « *La dernière fois (en janvier 94, – ndlr), c’est un peu Marc (du Marais, la figure de proue de La Muerte, – ndlr) qui avait émis l’idée de cet arrêt. Et nous nous sommes mis d’accord sur le fait qu’il fallait arrêter. Cette fois-ci, c’est moi. Parce que je me dis qu’il faudra arrêter un jour et j’aime autant avoir le contrôle total là-dessus. Je n’aimerais pas qu’on nous dise à un moment “non, mais merci, ça va, là...”* » Et puis, il y a le physique, aussi. « *Oui, il faut “performer”. Ce n’est pas un groupe dans lequel on peut jouer jusqu’à 80 ans sans problème. Si maintenant, nous commençons à être statiques sur scène, les gens ne vont pas comprendre. Donc il faut “performer” ! Et j’aime autant être performant et arrêter quand je suis encore en forme.* »

### Balancer la sauce

L’allusion pugilistique est de Renaud Mayeur, second guitariste au sein du groupe de Didier Moens et Marc Du Marais au début des années 2000. Notamment. « *C’est sûr que si tu fais du Jamiroquai, tu peux tirer le truc jusque 80 ans ! Non mais c’est vrai ! Quand j’ai refait des dates, j’ai dû faire un peu de sport avant. Ça a l’air de rien mais c’est intense, au niveau de ce que tu projettes, quand c’est du rock “rentre-dedans”. Et tu as toujours peur de ne plus le faire comme il faut.* » Il poursuit son analogie avec la boxe : « *Pour du rock en tout cas, c’est un combat. Tu dois choper les gens par le colback !* »

Et Dieu sait si Renaud Mayeur a envie de continuer à boxer ! Après Les Anges, Hulk, un détour par Triggerfinger et Dario Mars & The Guillotines (trois albums au compteur), il s’y remet aujourd’hui avec un nouveau groupe, Suicide High, dans la continuité de Hulk. Quand c’est chevillé au corps... Parce que bien avant, il y a encore eu Knife Clatter (« *C’était adolescent, on n’avait pas 20 balais mais on a quand même fait deux albums et tourné 4, 5 ans* ») et de la batterie pour les Vice Barons... « *J’aime même joué avec le Dop (Dop Saucisse, DJ et musicien issu des débuts du punk en Belgique, – ndlr) à un moment, enfin voilà, on a tous joué les uns avec les autres. Et puis à un moment, il y a eu les musiques de films (Duelles, Doubleplusungood, Eldorado, Les Géants..., – ndlr), ce qui est une chouette reconversion, surtout quand tu te demandes si tu es encore apte à balancer la sauce !* »

Tous ces groupes, à force, ça crée une image, et peut-être aussi une attente côté public, de sorte que l’on se sente parfois un peu redevable. Il faut être là ? Ou pour le dire autrement : quand on est une “marque”, est-ce difficile de monter et de faire vivre un autre projet ? « *Il est vrai que pendant une dizaine d’années, j’ai “exploré”, avec Dario Mars & The Guillotines. Mais en fait, j’ai compris, sans aucune prétention, que si je monte sur scène, c’est parce qu’on attend que je fasse du “badaboum”. Si tu vois Tyson, tu n’as pas envie qu’il te fasse un numéro de danse, quoi ! Et évidemment, ce que j’ai fait, je l’ai fait parce qu’il y a des gens qui nous suivaient. Il y a des gens qui ont cru en nous, qui ont acheté nos disques... Tu ne peux pas les laisser tous en plan. Enfin si, tu peux, mais il ne faut pas t’étonner après de ce qui se passe. Il y a quand même un échange.* »

### Renaud Magour – Suicide High

« *Ce que tous les groupes veulent, c’est attraper la floche. Et c’est bien normal. Mais à trop vouloir l’attraper, on oublie que le plaisir, c’est le chemin.* »

### Pour toujours ?

À la mort de leur chanteur ou de leur chanteuse, certains groupes s’arrêtent. Voyez Motörhead ou les Cranberries par exemple. Certains engagent une nouvelle voix. Voyez Linkin Park et INXS. Ou se réinventent. Voyez New Order.

Et puis, il y a ceux, toujours au complet, qui, pour l’une ou l’autre raison, se mettent pendant quelques années entre parenthèses. Pour La Muerte, elle a duré de 1994 à 2014, grosso modo. Après la résurrection, la deuxième vie n’est plus la même, forcément. Plus satisfaisante, plus amusante que la première ? « *Ce sont deux périodes très différentes, répond Didier Moens. Il y a des années entre les deux, déjà. Nous sommes donc devenus plus âgés et peut-être plus matures ou plus réfléchis. Je n’en sais rien... En tout cas, la première période, c’était “rollercoaster” : pendant dix ans, je n’ai pas fait un seul concert clean !* » Pour Marc Du Marais, les deux périodes se valent : « *Je dirais 49/49, pas 50/50... Non mais nous avons bien rigolé tous les deux. Et nous avons bien souffert aussi.* » Souffert ? « *Ben oui, parce que c’est La Muerte, reprend le guitariste. Donc rien n’est simple. Enfin, “souffrir”, c’est un grand mot. Disons “compliqué”...* »

Et quand bien même, un groupe qui disparaît... meurt-il vraiment ? Bien sûr, les albums restent ou aussi le souvenir de l’un ou l’autre mémorable concert. « *Pour Marc, je ne sais pas, note Didier Moens, mais moi, j’ai l’impression d’avoir toujours été “entouré” de ce truc, de La Muerte, même quand ça s’est arrêté. Parce qu’on m’en parlait tout le temps. Et puis, il y a eu ce label en Suisse qui a voulu sortir un disque et qui nous a demandé des trucs. Alors j’ai écouté des bandes pour voir ce qu’on avait encore et ce qu’on pouvait leur offrir... J’ai l’impression d’avoir été tout le temps bercé par La Muerte, en arrière-plan. Tous les jobs que j’ai faits, de mixage et de production, c’est parce que j’étais “le mec de La Muerte”. Même quand j’ai eu un autre projet, je restais “le mec de La Muerte” !* »

Entretemps, il y aura eu ce que Renaud Mayeur appelle “le chemin”. Il philosophe : « *Ce que tous les groupes veulent, c’est attraper la floche. Et c’est bien normal. Mais à trop vouloir l’attraper, on oublie que le plaisir, c’est le chemin, c’est “essayer”. Les dates, les clubs, les répètes, ça m’amuse et je ne veux pas penser qu’à la finalité du truc, à cette floche que je n’attraperai peut-être, et même sans doute, jamais.* » À méditer...

# Toots

## vaut bien un club de jazz !

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Ouvert depuis mai, le Toots Jazz Club vient enrichir l'offre musicale au centre-ville de Bruxelles, quasi sur la Grand-Place. Une programmation de haut vol axée sur la création... et une ambiance de feu !

Un nouveau club de jazz, à deux pas – littéralement – de la Grand-Place de Bruxelles, voilà un événement suffisamment rare pour être noté et raconté : au 6 rue des Chapeliers s'est ouvert, en mai dernier, le Toots Jazz Club, d'après le surnom du plus célèbre musicien de jazz de Belgique et de Bruxelles, Jean-Baptiste "Toots" Thielemans (1922–2016). À sa tête, on retrouve l'infatigable pianiste et entrepreneur Joachim Caffonnette, qui revitalisa le Sounds Jazz Club, rue de la Tulipe à Ixelles, entre novembre 2021 et juin 2024.

Il en convient aisément : l'expérience du Sounds a été « une énorme apprentissage » pour lui. « D'un point de vue pratique, j'ai appris sur le tas beaucoup de choses à propos de gestion financière, opérationnelle et humaine. Au niveau humain, même si c'était une gestion collaborative et horizontale, dans les faits, j'ai dû prendre le rôle de patron, virer des gens, etc. Ce que je n'avais pas prévu. »

Relancer un lieu de concerts en pleine crise sanitaire (février 2020-mai 2022) est une gageure, même si, en novembre 2021, le pire est passé : « J'ai démarré ça juste après le Covid, avec des chiffres d'avant le Covid. Sur le plan financier, on s'est retrouvé le dos au mur ».

### Difficile d'anticiper

Au lancement du Toots, un peu moins de quatre ans plus tard, les circonstances économiques ne sont pas beaucoup plus rassurantes : « On a redémarré avec beaucoup plus de prudence, explique



Joachim Caffonnette, mais avec des frais qui continuent à croître. On ne peut anticiper la façon avec laquelle les charges augmentent ».

Exemple : source importante de revenus, la bière a augmenté de 25% en quatre ans. Résultat, « en septembre, on va augmenter un peu le prix des consommations, de l'ordre de 10%. Compte tenu du quartier, cela reste compétitif. Le prix des entrées, lui, reste démocratique ».

Avec la fin de l'aventure du Sounds, cela faisait plus d'un an que le pianiste entrepreneur cherchait un lieu où atterrir. Il a bien eu des contacts avec certains financiers, en quête de rentabilité bien évidemment : « Cela allait dénaturer le projet, on a pour objectif de payer correctement les artistes ». Acheter un fonds de commerce était hors des moyens de l'ASBL. Jusqu'au jour où Caffonnette apprend que les exploitants du 6 rue des Chapeliers, au centre-ville de Bruxelles, sous le nom Le Chapot, allaient mettre fin à leurs activités et, ainsi, libéraient le lieu.

### "Projet sympa"

Les propriétaires du lieu sont le Centre d'Action Laïque et l'Université Libre de Bruxelles. Trouvant « le projet sympa », ils ont accepté de louer l'endroit à l'ASBL Toots Live. Vétuste comme partout dans le quartier, le bâtiment a besoin d'une rénovation profonde. Raison pour laquelle le nouveau locataire est lié aux propriétaires par un bail d'occupation précaire : « Nous avons la garantie de rester une année complète et, après, on a six mois de préavis à partir du moment où ils décident de lancer les travaux de rénovation ».



© JDR

Maintenant que le projet est lancé et tourne bien, « *notre but est d'étendre le bail, quitte à nous-mêmes participer aux investissements* », affirme Joachim Caffonnette. Le coût des travaux de rénovation du bâtiment sont estimés entre trois et quatre millions d'euros, tout de même. « *Sur la partie rez-de-chaussée, si on obtient un bail longue durée, cela pourrait nous intéresser de participer à la rénovation* ».

### Coups de peinture fraîche

En attendant, l'ASBL Toots Live a déjà rafraîchi le bâtiment, renoué les toilettes, donné quelques coups de peinture et redécoré la salle tout en préservant son cachet naturel. De quoi accueillir décentement public et artistes.

En mai dernier, la nouvelle enseigne jazz bruxelloise a été lancée par une programmation spéciale Toots, entendez des artistes qui, tous, ont accompagné le génial et attachant harmoniciste guitariste : la pianiste Nathalie Lories, le groupe du batteur Bruno Castellucci ainsi que celui de Michel Hatzigeorgiou, bassiste célèbre notamment pour sa participation au trio Aka Moon, et qui a joué avec Toots Thielemans pendant plus de 20 ans, dans les années 80.

« *En mai, le lancement s'est bien passé, analyse le directeur des lieux, mais l'été n'est pas la période la plus prospère. Octobre, novembre, décembre seront plus représentatifs.* » Pour soutenir l'intérêt durant juillet et août, le Toots a programmé « *des groupes qui se rodent ou expérimentent quelque chose* ». Ainsi a-t-on vu défiler, quatre soirs d'affilée et dans des formations différentes, le pianiste

Casimir Liberski, le trompettiste Pierre-Antoine Savoyat, la saxophoniste Elly Brouckmans, la chanteuse Vigdis Hansas Elst ou encore le jeune pianiste ukrainien Pavlo Cherniavskyi. Tous des noms à suivre.

### Une rentrée plein gaz

À la rentrée de septembre, le Toots prend son rythme de croisière. Cela signifie, le mardi, tournoi d'échecs dont Joachim Caffonnette est un grand fan, jam session le mercredi et la soirée du jeudi, ouverte aux danseurs, orientée swing et be-bop, jazz jusqu'aux années 50. « *Et, en septembre, les vendredi et samedi, on recommence le système double set par soirée* ». La salle étant relativement exiguë, avec septante-cinq places assises, cette solution à deux concerts par soirée permet de doubler le public et donc « *de payer les groupes correctement* ». Et après, « *la jam session tardive fonctionne très bien* ».

Le dimanche, cela commence dès l'après-midi, avec la série *Nostalgia in Grand-Place* où les groupes locaux jouent un programme défini autour d'un album ou du répertoire d'un artiste, la soirée étant consacrée à des « *jeunes talents ou au premier concert d'un nouveau groupe* ». La scène du Toots est donc quasi toujours occupée : « *Le lieu ne fonctionne que s'il s'y passe quelque chose, constate le pianiste entrepreneur, et tout l'intérêt du projet, c'est la musique live!* ».

**Toots Jazz Club,**  
 6 rue des Chapeliers,  
 1000 Bruxelles  
[www.toots.brussels](http://www.toots.brussels)

# On the road again...



La Jungle, les hyperactifs de la scène!

DOSSIER: JULIEN BROQUET

Alors que les concerts sont devenus la principale source de revenus des musicien·nes, que signifie tourner en 2025 pour un groupe de la Fédération Wallonie-Bruxelles? Est-il facile d'en vivre, de trouver des dates, de s'exporter? La réponse avec La Jungle, Saule et quelques autres acteur·rices du secteur.

**I**ls peuvent jouer partout. Sur n'importe quelle scène (même sur le plancher des vaches au milieu du public). À n'importe quelle heure. N'importe où. D'une efficacité redoutable en live, La Jungle est l'un des groupes les plus exportables de la scène belge et aussi l'un de ceux le plus souvent sur les routes. Cet été, à côté de dates à Flobecq, Mons et Dixmude, après avoir donné trois concerts au Canada et avant de s'envoler pour un festival au Portugal à l'affiche duquel figuraient entre autres Vampire Weekend, Air et Franz Ferdinand, le plus sauvage et technoïde des tandems de Wallonie-Bruxelles a effectué une petite tournée intitulée *Belgique Sonique* en France avec The Guru Guru et It It Anita. « On s'est rendu compte qu'on fonctionnait différemment avec les mêmes objectifs, raconte le batteur Rémy Venant. Le but n'est pas de crever le plafond de verre. Il est de se développer, de donner des concerts, de vendre des disques et d'en vivre. Mais derrière cette volonté, chacun a son modèle social et économique. »

En ce qui concerne le live, La Jungle a déjà cette particularité de voyager léger. « C'est parce que nous sommes un duo que nous pouvons être autant sur la route. On n'a jamais demandé des cachets faramineux et on fonctionne de manière très DIY. Tout est plus facile qu'à cinq évidemment. En plus, s'il n'y a pas de copains pour nous accompagner, on y va tout seuls avec notre van. Depuis le début, on a beaucoup tourné et accepté un max de plans. Certains ne donnent que 20 concerts par an alors qu'il nous arrive d'en faire 100. Cultiver la rareté, ça ne nous intéresse et ne nous ressemble pas. Et si La Jungle sonne de la sorte, c'est parce qu'on joue constamment. De toute façon, on ne rameute pas assez de gens pour ne donner que trois concerts sur l'été et on n'a aucune envie de ne faire que dix dates super bien payées par an. »

Il y a quasiment autant de manière de tourner que de groupes en activité. Et évidemment une kyrielle de questions à se poser. À quelle cadence veut-on et peut-on partir sur les routes? Dans et à quelles conditions? Qui emmène-t-on avec soi? Ces interrogations mènent à d'autres sous-jacentes. « Est-ce que tu mets le focus sur l'énergie ou la qualité sonore? Est-ce que tu vises des villes et des territoires où tu es déjà installé ou des endroits que tu ne connais pas? »

Ces dernières années, le marché a changé. « La quantité d'artistes en quête de concerts, et donc la concurrence, ont explosé, commente Maxime Lhussier, membre de Pale Grey et boss de l'agence de management et de booking Odessa. Notamment parce que les moyens de production et de diffusion se sont démocratisés. » Puis aussi parce qu'avec la chute des ventes de musique enregistrée, les concerts et les tournées sont devenus le gagne-pain. « Enfin, si tu as de la chance, tempère Philippe Decoster de Nada Booking. Tous ces groupes américains qui viennent jouer à La Binchoise ne gagnent pas leur vie avec ça. Ils doivent avoir un job ou habiter chez papa maman. Souvent, ils mettent du fric de côté et partent le dépenser en tournée. Quand tu declares 250 balles, il t'en reste 125... »

« Généralement, quand tu grossis, tu vises de plus grosses salles et de plus gros cachets. Mais en tant qu'artiste émergent, tu ne dresses souvent aucune barrière financière, reprend Maxime Lhussier. On te propose 300 balles et tu y vas à cinq. Pour payer tout le monde correctement, il faut entre 1.500 et 2.000 euros. Mais quand tu n'es pas connu, tu dois t'exposer. Faut se faire connaître et apprécier. Certains organisateurs en jouent parfois. Ils te disent qu'il n'y a pas de cachet mais que c'est bon pour la publicité. »

« Toute l'économie d'un artiste aujourd'hui repose sur le live. D'ailleurs les labels prennent de plus en plus souvent un pourcentage dessus. Parce qu'ils savent qu'ils ne vont pas vendre des camions d'albums, dévoile Saule. Dans beaucoup de contrats maintenant, tu trouves des clauses qui stipulent que la maison de disques percevra 10% de tes cachets de live ou de tes ventes de merchandising... Et c'est normal. Il faut entre 10.000 et 60.000 euros pour faire un disque. Comment veux-tu récupérer de pareils montants autrement. »

Tourner donc mais à quel prix? « Nous, il nous faut un cachet chacun, qu'on puisse se payer, rebondit Rémy Venant. Puis, ceux qui nous accompagnent, on les rétribue à la volée. On ne fait pas de break et on ne prend pas de jour de congé quand on part sur les

routes. On essaie de jouer tous les jours et le logement fait constamment partie du deal. Qu'on pieute à l'hôtel ou chez l'habitant. Ce qu'on préfère parce qu'on aime rencontrer des gens. Les coûts, ça se réduit donc à la masse salariale, aux frais de déplacement et à un petit resto de temps en temps. »

Qui peut se permettre de tourner? « Tout le monde sur papier. Tu peux toujours trouver une salle qui va te filer 30 balles et deux snickers, rigole Max Lhussier. Mais je bosse avec des artistes professionnels qui doivent gagner leur vie et bouffer. » « Tout dépend de ce que tu veux faire de ta musique. De si tu veux en vivre, approfondit Rémy. Avant, je bossais au Vecteur à Charleroi. Mais aujourd'hui, j'ai une famille et je ne fais plus que de la musique. Je n'ai plus de boulot à côté. »

#### Maxime Lhussier – Odessa Maison d'artistes

« Certains organisateurs te disent qu'il n'y a pas de cachet mais que c'est bon pour la publicité »

#### Covid, inflation et difficultés financières

2020, la pandémie et les confinements ont clairement constitué un point de bascule dans le secteur. « Il y a eu un avant et un après, remarque Saule. Beaucoup d'orgas de festivals aujourd'hui disent vivre leurs dernières éditions. Pour les tout gros qui accueillent Gims, ça va aller. Mais les rendez-vous de moins grande ampleur, des super événements qui font souvent tourner beaucoup d'artistes belges, souffrent. J'ai une réputation d'entertainer. De mec de scène. Or, pour te construire, il te faut des spots de découverte et des premières parties. Beaucoup de fans que je rencontre par exemple me parlent d'un même concert où j'ai ouvert pour Bénabar... » Qu'on le veuille ou non, la pandémie a changé les habitudes des spectateur-rices. « Certains ont peut-être de nouveaux centres d'intérêt ou redéfini leurs priorités. Il fut un temps où je jouais devant des spectateurs en K-Way. Alors que maintenant, même à des concerts gratuits, t'as pas un chat dès qu'il pleut. Un truc a bougé dans les mentalités. Et ça vaut aussi pour les salles. Comme il n'y a plus assez de monde, les organisateurs sont obligés d'augmenter le prix de leurs tickets. Et vu ces hausses de tarifs, les gens vont moins aux concerts. Ça se mord un peu la queue. »

Cela fait une dizaine d'années que Saule n'a pas tourné en France. Son dernier album *Dare-Dare* est sorti pendant le Covid. « Et il est compliqué de vivre de sa musique juste sur la Belgique. Les droits d'auteur m'ont sauvé la vie et j'ai heureusement différentes cordes à mon arc. Notamment celle de la comédie. »

Au-delà des circonstances et désidératas individuels, les artistes doivent composer avec le contexte économique et politique général. « Vu l'inflation, on ne peut plus jouer pour 200 balles comme il y a dix ans, note Rémy. Je plains les groupes qui commencent maintenant. Les gens font moins confiance. Les bars ont moins facile à sortir de l'argent, même de petits montants, pour un artiste que personne ne connaît. En 2015-2016, on ne rencontrait pas trop de difficultés mais aujourd'hui, c'est plus compliqué. Pour trouver six dates avec un itinéraire qui tient plus ou moins la route, c'est devenu la croix et la bannière. Et jouer pour 50 euros quand tu en as déjà 30 à sortir de carburant... » « Chaque confirmation est le résultat d'un combat, poursuit Max Lhussier. Quasi plus rien ne se fait facilement. C'est fini d'envoyer un mail et de choper dix dates. »

Le milieu de la chanson française n'échappe pas à la règle. Que du contraire. « Les monstres comme Zazie, Florent Pagny et Pascal

Obispo ont une telle fanbase qu'ils continuent de tourner, détaille Saule. Et tu as des ovnis comme Zaho de Sagazan et Barbara Pravi. Mais ce n'est pas de la chanson française traditionnelle. À côté de ça, beaucoup d'artistes sont obligés de modifier un minimum leur ADN musical. De faire appel à des producteurs qui vont leur mettre la couche de vernis qu'il faut pour passer en radio aujourd'hui. Parce qu'en France, les radios changent quand même la vie. Je n'ai pas envie de faire du hip-hop. J'ai essayé. Mes gamins de 18 et 14 ans ont rigolé. "Papa reste à ta place". Mais par le passé, Gainsbourg a fait du yéyé, du reggae... Ce n'est pas retourner sa veste. C'est vivre avec son temps.»

### Rémy Venant – La Jungle

«Je ne dis pas qu'il faut tout politiser mais une lutte est clairement en place. Elle concerne autant les artistes que les maçons ou les boulangers.»

#### Trump, le Broxit et les frontières

Le contexte international, l'évolution des sociétés et des mentalités exercent aussi forcément une influence sur le secteur. «On constate un gros virage à droite qui ne va pas dans le sens de la culture et pousse les artistes à se faire du souci, poursuit Rémy. Nous ne délinquons pas de message politique avec notre musique mais on n'en a pas moins honte de ce qui se passe dans notre pays. De ces gens qui essaient toujours de te faire croire que c'est de la faute des pauvres ou des étrangers.»

Le Brexit et la politique américaine, le repli sur soi et le durcissement des frontières impactent inévitablement le marché. «L'Angleterre, on a toujours repoussé. Il y a trop d'offres et de concerts chaque soir, analyse Rémy. Mais en plus, aujourd'hui, il te faut un visa. Et aux États-Unis, tu as Trump qui n'est pas particulièrement ouvert à la circulation des artistes et à la circulation tout court. Il y a 20 ans, on y aurait été comme des punks. Mais aujourd'hui, sans distribution, sans relais, sans plan, tu n'y vas pas.» «Quand tu veux monter une tournée, il y a des territoires intéressants et d'autres pas, assène Philippe Decoster. L'Angleterre, on a essayé quelques fois. Mais c'est vraiment pour perdre du blé. Ça ne sert pas à grand-chose. Dès que les artistes me parlent d'Angleterre d'ailleurs, je soupire...»

En attendant, les artistes de Wallonie-Bruxelles se frottent à la petitesse de leur marché. «Tu peux ressentir l'impression d'avoir vite fait le tour. Mais nous, il y a toujours quelqu'un pour nous faire jouer dans un patelin qu'on ne connaît pas», sourit Rémy. À l'étranger, c'est autre chose. Même si notre scène musicale a des points de chute privilégiés. La France en tête. «Pour nous, aux Pays-Bas, les conditions ne sont pas folles et en Allemagne, en matière de clubs, ça a toujours été l'enfer. Le Portugal et l'Espagne? Mal payé. À partir d'un moment, tu fais ça pour voir du pays et rencontrer du monde. Quand tu te rends plus loin, ce n'est généralement pas pour le fric.»

«Ça a toujours été compliqué de faire tourner des groupes, note Philippe Decoster. Mais c'est nettement plus facile pour nous quand il s'agit de trouver des concerts à un projet installé comme les Girls in Hawaii qu'à un groupe en développement. Tu as besoin de quatre dates en France, tu les trouves aisément. Tu y ajoutes un truc pas trop dégueu aux Pays-Bas... Mais à côté de ça, dans nos expériences récentes, je peux parler d'Ada Oda. Trois ans d'investissement, neuf mois de boulot. Des passages dans tous les festivals de showcases, de South By Southwest au Texas jusqu'à la Slovaquie, des concerts dans toutes les grosses capitales... et avant même que l'album soit sorti, le groupe se sépare. Foirage total.»

Le boss de Nada évoque aussi le cas de Roméo Poirier, un Français de Bruxelles qui fait de l'électro expérimentale et joue un peu partout en Europe. «Il se promène tout seul avec son synthé. Il joue dans des lieux arty et je ne suis même pas sûr qu'il a le permis. Il ne perd pas de blé et gagne modestement sa vie.»

Maxime Lhussier constate une vraie boulimie de découvertes pour le moment. Une course à la nouveauté. Une quête perpétuelle de sang frais. «Avec Odessa, on a par exemple eu un meilleur été pour Julie Rains, qui est très talentueuse mais n'a que trois titres à son actif, que pour d'autres dont c'est déjà le troisième album. Il faut composer avec la culture du zapping. Cette course à la nouveauté généralisée est liée aux plateformes d'écoute qui exigent que tu sortes des trucs tous les deux mois pour ne pas te faire éjecter des algorithmes. Mais elles ont aussi modifié les manières de consommer. Avec elles, on n'écoute plus les dix ou les vingt mêmes albums pendant six mois...»

#### Soutien et subsides

Avec l'avènement de l'intelligence artificielle et le climat socio-politique incertain, il devient difficile d'imaginer le monde de demain. Et il en va de même pour le secteur du spectacle. «Stromae n'a pas à s'inquiéter, rassure, taquin, Philippe Decoster. Les gens aujourd'hui n'ont aucun souci à payer des centaines d'euros pour, dans le meilleur des cas, se retrouver à 50 mètres de la scène et regarder des concerts sur un écran géant. Mais je ne sais pas à quoi ressemblera l'avenir des concerts.»

«La suite pour moi, c'est du combat social, avance Rémy Venant. Tu ne peux plus juste te préoccuper de ta création et de ton groupe. De ton petit disque et de ta tournée. Je ne dis pas qu'il faut tout politiser mais une lutte est clairement en place. Elle concerne autant les artistes que les maçons ou les boulangers. Les ouvriers, parce que je vois les musiciens comme des ouvriers, vont devoir descendre dans la rue et faire entendre leur voix. On doit se bouger pour ne pas se faire dévorer. La priorité, c'est de défendre nos droits et les gens sous-estiment le pouvoir de la masse. On voit bien que le gouvernement est en train de détruire l'enseignement, la sécurité sociale et la culture.»

Les mesures d'austérité se font déjà ressentir dans le milieu. En Belgique et en France, les organisateurs de concerts et les structures qui encadrent les artistes sont pour l'instant aidées. Que ce soit au niveau local, régional ou communautaire... «On constate déjà en France de grosses coupes budgétaires. Nous ne serons pas les plus impactés mais les cachets et les aides vont à la baisse.»

La Jungle partage quelques expériences récentes qui en disent long... «Certaines offres qui avaient été validées ont été réduites de 35% quatre mois avant le concert, à cause de la suppression de subvention. C'est encore plus vicieux en Belgique où on te prévient que tu seras payé autant si on a nos subsides et autant si on ne les a pas. À Liège, ça a même été plus radical. Un festival auquel on aurait dû participer a été annulé. Le contexte est hostile aux artistes émergents. C'est dégueulasse, élitiste. Et ça ne valorise pas la production la plus intéressante.»

Face à ces constats déprimants, tourner fait-il toujours rêver? Les concerts flattent-ils toujours l'ego? «Le meilleur moyen de briser tes rêves, c'est les réseaux sociaux. Il y aura toujours des mecs qui seront mieux payés et qui attireront plus de monde que toi. Moi, je veux juste faire de la musique avec des gens que j'aime bien.» La Jungle vient d'enregistrer son septième album et il contient deux batteries... «On va donc bientôt se retrouver sur scène à trois et devoir un peu s'organiser. On ne pourra plus arriver cinq minutes avant de jouer.»

«Cette année est un peu particulière, avoue pour sa part Saule. Je n'ai pas encore sorti mon disque. Je n'ai donc prévu que quatre ou cinq concerts, des super spots avec des bons cachets, histoire de ne pas griller mes cartouches pour l'an prochain. Je suis quelqu'un qui, généralement, tourne beaucoup. J'aime ça et j'en ai besoin. Il y a moyen de tourner sans disque. Mais il faut des concepts, des idées. De toute façon, je pense qu'aujourd'hui, tu ne peux plus jouer la rareté. Si tu t'absentes et te fais discret, tu disparais.»



## Glass Museum

4N4LOG CITY

Sdban Ultra

Avec ce troisième album, Glass Museum s'éloigne un peu de l'électro jazz romantique auquel il nous avait habitués. Il est vrai qu'on avait déjà subodoré une courbe s'infléchir lors des récents concerts pour lesquels Issam Labbene était venu prêter main forte au duo initial (Antoine Flipo aux claviers et Martin Grégoire aux drums). 4N4LOG CITY (lisez bien sûr "Analog City") confirme donc la présence du bassiste mais ouvre également ses portes aux voix, celles de Jazz Brak sur *Van Glas* et de Lupo Spaccaro sur *Steam*. « C'est la première fois que l'on collabore avec des chanteurs et rappeurs, avoue Martin Grégoire. Cela a stimulé notre créativité. On a beaucoup échangé avec Jazz Brak pour affiner les mots, le sens et le flow. Nous avons cherché les textures idéales, fait beaucoup de tests avec des chanteuses, aussi. » L'univers de Glass Museum se trouve donc enrichi de compos plus incisives et parfois plus sombres (et sans doute aussi influencées par la scène du Volta où le groupe réside). « On voulait quelque chose de moins lisse. On a travaillé également sur le "grain" de la musique, comme pour évoquer le son de la ville, les bruits, l'asphalte ou la poussière et tout ce "lyrisme urbain". On voulait retrouver aussi une certaine chaleur du son analogique. » La conception de ce très intéressant album a pris plus de temps qu'à l'habitude car les échanges minutieux et les allers-retours pour fixer les voix et les sons ont été nombreux. La méthode de compos, basée cette fois sur la percussion plutôt que le piano, a aussi encouragé le groupe à sortir de sa zone de confort. Ainsi, le batteur Arthur Hnatek (Tigran Hamasyan, Erik Truffaz...) a même inspiré et prêté des patterns fantomatiques et groovy au titre d'ouverture très évocateur, *Gate 1*. Le résultat est remarquable. — **JPL**



Lupo Spaccaro

Lupo Spaccaro (EP)

Autoproduction

Le 20 juin, le compositeur et producteur bruxellois Pierre Spataro, alias Lupo Spaccaro, a discrètement envoyé son premier EP éponyme en orbite sur Spotify. Né dans les brèches de son groupe Commander Spoon, ce personnage fictif témoigne d'une métamorphose artistique assumée, entamée il y a 3 ans. Prolongez donc l'été – ou faites passer la pilule de la rentrée – avec cette bande-son dense et planante. Du haut de ses 16 minutes, elle a l'audace de planter des décors sonores cinématographiques, qui étirent le temps entre ondes de sax, pulses électro et, ci et là, éclats de groove. Si l'esprit part à la dérive, c'est parce qu'on lui sert une sorte d'opium de "reverbs". On y croise quelques aspérités futuristes (*Dia-dromous*), de belles étapes épiques (*Birthmarks*) et des lignes de basse téméraires (*Shrunk* ou *Underlays*). Un voyage tout sauf hasardeux. Et on parie qu'à l'arrivée, vous y replongez encore. — **AR**



Komah

The Harder We Fall (EP)

Blackout

Grâce à leur premier album, *Straight Line* sorti en 2009, le groupe belge a très vite investi les gros festivals tels que le Graspop Metal Meeting, Dour, Durbuy Rock, Antwerp Metal Fest... Toutes ces dates leur ont permis de participer à plusieurs tournées européennes avec le groupe légendaire de metalcore américain Pro-Pain. En mai dernier sortait un nouvel EP : 6 titres carrés et efficaces à la hauteur de leur réputation. Et ça démarre fort... tout d'abord avec le décoiffant et groovy *Face the Wind*, suivi de *Almighty Omnipotence*, preuve que le groupe belge n'a pas oublié ses influences funk metal. Notons enfin un retour au metal pur avec la plage titulaire, *Harder the Fall*. Une valeur sûre à retrouver sur scène au plus tard le 17 octobre au Rockerill de Charleroi. — **JPL**



Super Gum

Rawette

Autoproduction

Apparu dans le garage d'une maison familiale de Schaerbeek voici une dizaine d'années, Super Gum centralise les passions de trois musiciens bien occupés. Vus chez Robbing Millions ou Purrses, en studio avec Garance Midi ou en tournée avec Fievel Is Glauque, les têtes chercheuses du trio s'activent également dans d'autres projets plus personnels comme le duo folk Meeting Mary, le groupe punk Electronic Pancakes, l'ensemble Génération Intime, un collectif musical issu du Créahmbxl (Création et Handicap Mental), mais aussi aux côtés du clarinettiste Ben Bertrand ou de la pianiste Lara Humbert. Malgré cet agenda de ministre, le trio trouve le temps d'enregistrer neuf morceaux instrumentaux parsemés de guitare, de claviers déviant, de percussions, de synthé modulaire et autres samples japonaisants. Gravé à la frontière de la pop et d'une approche expérimentale, leur disque s'intitule *Rawette*. Extirpé du dialecte wallon, ce "petit supplément" est un clin d'œil à l'arbre généalogique du trio qui, pour l'essentiel, prend racine entre Mouscron, Liège et le Borinage. "Rawette" peut aussi se lire comme une référence au processus créatif de Super Gum : un mode d'action résolument artisanal, où la musique se construit progressivement, à l'aise, par ajout de petites touches et d'infimes détails qui, à l'arrivée, font toute la différence. — **NA**



## The Experimental Tropic Blues Band

Loverdose  
JauneOrange

Si son identité est bien ancrée dans l'inconscient collectif du rock tricolore (évidemment noir-jaune-rouge), The Experimental Tropic Blues Band n'a jamais cessé de se réinventer. Les Liégeois ont enregistré avec Jon Spencer à New York, conçu un disque autour de la Belgique et même tourné un film (*Spit'n'Split*) en imaginant le disque qui allait avec. Sur leur nouvel album, le premier fabriqué sans leur batteur Devil d'Inferno, qui continuera de les accompagner comme d'habitude sur scène, Boogie Snake et Dirty Wolf déplacent encore le curseur. Le premier a commencé par bricoler des chansons dans son coin. « *Ce qui était intéressant dans son approche, raconte le second, c'était le côté home studio et tous ces trucs qu'on n'avait pas l'habitude de faire. Comme d'utiliser une boîte à rythmes. On voulait changer, s'éloigner du rock garage comme on en faisait dans les années 2000. Proposer quelque chose d'autre, quelque chose de neuf.* » Joyeux bordel, Loverdose entrechoque le rock'n'roll et le rap. Il y a du Run DMC, du Warmdüschter et du Villejuif Underground à la sauce Tropic dans ce disque de cinglé... « *Avec le peu d'outils en sa possession, Boogie Snake avait réussi à donner une âme étrange aux chansons. Personnellement, ses démos extrêmement foutraques me faisaient penser aux premiers albums de Beck et quand j'ai endossé le rôle de producteur, j'ai vraiment essayé de conserver cette authenticité.* » Chaudement recommandé. – **JB**



## Villenoire

Whorn  
Genet Records

Très impressionné par le live du Botanique, le 15 mai dernier, nous avons rencontré Olivier Rigo et Ioan Kaes pour la sortie de *Whorn*. L'album a été enregistré et produit par Amaury Sauvè à Laval, un choix motivé par tous les groupes passés par le studio The Apiary : It It Anita, Annabel Lee ou Birds in Row dont le chanteur Quentin, frère d'Amaury, place d'ailleurs la voix sur un titre de l'album *New memories*. Ioan explique : « *Amaury travaille en amont et nous pousse à envoyer des morceaux puissants qui n'ont plus besoin de beaucoup de production...* ». Et effectivement, le résultat est puissant, groovy et sous haute tension. En témoigne le premier single *Rest amazed* et la mélodie contagieuse de *Stay where you are* ou encore l'énergie dingue dégageée par *Breaksome*, petite pépite d'à peine 2'40". Enfin *Ready to lie* vous fera voyager dans des paysages aux textures étranges. Les retombées depuis la sortie ? « *Les critiques sont positives, on reste un petit groupe mais on s'investit artistiquement* », précise Ioan. En live le groupe a proposé quelques belles dates, à Dour, à l'Ieperfest et à Sint-Niklaas avec Channel Zero. L'album concocté en famille est sorti uniquement en format vinyle car pour Olivier « *l'objet et les photos sont aussi importants que la musique... Villenoire c'est un mix de nineties et de choses plus contemporaines, de tout ce qu'on aime* ». Tout est dit et foncez les voir ! Pour ceux qui ont déjà "usé" *Whorn* sur leur platine, un deuxième album est en préparation ! – **JPL**



## Brutal Sphincter *Sphinct-Earth Society*

Time To Kill Records

Faut-il se fier au blaze d'un groupe pour appréhender ce qu'il joue ? Dans le cas de ces Liégeois (avec un peu de France dedans), qui nous sont revenus ici avec un troisième album, cette question trouve vite une réponse. Ils ont bien digéré, à leur manière, le genre goregrind (mix de death metal et de grindcore). Dans le son d'abord : c'est technique, ça joue vite, ça emprunte discrètement à droite, à gauche (hardcore, punk, metal voire plus si affinités) et les combinaisons des deux voix permettent d'échapper à un growl horrifique trop constant. Dans l'esprit ensuite et, même, surtout. Car si certains titres de morceaux (2 minutes 30 maximum en moyenne) renvoient à du sérieux (*Abolish Frontex* ou *Unvaxxed Lives Matter*), le traitement inclut humour et même parodie. Les fondamentaux sont là, les petits "plus" aussi : wall of death pour tout le monde ! – **DS**



## Jaffa *Diabaté.Vol I (EP)*

BadenyaCorp

"Rien ne sert de courir, il faut partir à point". Un proverbe qui lui sied bien. À 24 ans, Jaffa, Belge, Guinéenne et Liégeoise d'adoption, compte déjà cinq années de travaux derrière elle. Mais ne publiait ce premier long format que cet été. Le temps qu'il fallait pour apprivoiser sa voix, conjuguer ses envies, ses racines et trouver la formule. Celle d'une enfant des 90's, biberonnée au RnB et navigant en zigzag à travers deux cultures. Une faiseuse de chair de poule, forte, fière et sensible à la fois, qui fait quasiment tout solo, si ce n'est la patte inspirée d'IamnotZed – ou plus récemment de Louis Finn – à la prod'. Au fil de cet EP aux couleurs afropop, deux vieilles connaissances (*Douceur* et *1,2,3 (Drumless)*) et 5 inédits, dont on retiendra *...Animé*, *Vent de l'Ouest* et ce *Risques* savamment calculé qu'on verrait sans peine convoler avec la bande FM. – **NC**



## Hamza *MANIA*

Just Woke Up/All Points

C'était il y a 10 ans. Tout droit venus du quartier Bockstael, on découvrait H-24 et un rappeur nommé Hamza, membre du Kilogrammes Gang qui se lançait alors solo. Et l'on ne savait quoi penser de ce mini-MC et de sa Sauce très épicée. Une décennie plus tard, ladite mixtape – enfin dispo sur les plateformes – est devenue culte et son auteur a pris de la hauteur. Deux ans après la publication de *Sincèrement*, 3<sup>e</sup> album studio qui mettait tout le monde d'accord et plaçait le Bruxellois au sommet du rap-jeu, voici déjà que sort *MANIA*, dévoilé à la veille de l'été. Une plaque préfigurée par l'efficace *KYKY2BONDY*, hommage rappé à Kylian Mbappé (on aurait préféré la version belge *KEKE2NAPOLI*) pour un single plutôt club et pas vraiment à l'image d'un disque tout en miel. On en retiendra l'imparable *DRAGONS*, en duo avec feu Werenoi, et cette collaboration prestigieuse avec le roi de l'afropop Rema (*TOXIC*). Mais surtout un retour assumé à un son RnB – avec des tracks comme *ENCORE UNE NUIT* ou *COME & SEE ME* – et à la douceur – à l'instar de *FOREVER* et de ce *YESTERDAY* qui fait mouche. – **NC**



# Pauline Leblond Double Quartet

L'oubli

Autoproduction

Parmi les projets sortant des sentiers battus, la trompettiste Pauline Leblond se pose un peu là avec son Double Quartet, pour moitié jazz, pour moitié quatuor à cordes. Histoire de brouiller les pistes, elle a voulu « mettre en lumière certaines similitudes entre le jazz et la musique baroque ». L'oubli est un opus brillant, virtuose, où l'on passe par toutes les émotions : joie, humour, mélancolie, nostalgie. Mélange de classicisme et de modernité impressionniste, parfois dissonante. Un exemple ? Gorgé de swing emmené par une "walking bass", *The Quick Brown Fox Jumps over the Lazy Dog* (!) chatoie d'une magnifique improvisation à la trompette relayée subtilement par les quatre instruments à cordes... « Ce clin d'œil baroque-jazz, ça vient de moi », dit Pauline Leblond, j'y mets tout mon cœur ». Entre quartette de jazz et quatuor à cordes, « les rapports sont complémentaires, avec un côté conversation, analyse la trompettiste, on se répond et, parfois, on se mélange jusqu'à ne plus percevoir si c'est l'alto ou le trombone qui joue, le violoncelle ou le basson ». Bref, une musique qui vit, un art en mouvement où chacun peut cheminer à sa guise. Selon elle, le chemin de *L'oubli* est à faire d'un bout à l'autre et, donc, en disque compact. Sur les plateformes de musique en ligne, on ne trouvera que quatre morceaux, « les seuls qui peuvent s'écouter de façon individuelle ». Pour Pauline Leblond, « il est important que cet album soit écouté du début à la fin. Ainsi, l'auditeur prend un peu part à l'histoire ». Qu'il risque de ne pas oublier. - **Dsi**



# Spiral Maboul

De Terre et de Pierre

Hyperjungle Recordings

Il y a quatre ans, à l'initiative d'Esch-sur-Alzette capitale européenne de la culture, les deux barjots de La Jungle étaient invités à collaborer avec Antoine Capet du collectif Brutpop. « Antoine parcourt le monde entier pour créer du lien entre porteurs de handicap et pratiques musicales », résume le batteur Rémy Venant. Ensemble, ils ont monté un groupe avec sept adolescents de l'Institut médico-éducatif La Sapinière à Aumez dans le nord-ouest de la Moselle. Après une semaine de résidence et un concert, la petite troupe a remis le couvert. Puis décidé d'aller plus loin, de prolonger l'expérience et d'en faire un album enregistré en mai 2024 à la Kulturfabrik. *De Terre et de Pierre* (clin d'œil à Maboul, mascotte érigée par les gamins avec des bribes de chantiers) est un disque excitant et dégingué qui mélange le rock, le hip-hop, le punk, le métal et bien d'autres choses encore. « Cet album, c'est le leur. Pas le nôtre », ponctue Rémy Venant. On a tellement notre son et nos habitudes qu'à un moment, on a dû se mettre en retrait. Les morceaux résonnent différemment en fonction des affinités de chacun. » Il y a du punk énérvé et bruitiste à la gloire du PSG, un hommage à Metallica, des guitares et des basses à une corde, des raquettes de ping pong qui font "piouwwwwww" et un 1, 2, 3 soleil! de l'au-delà sur ces huit titres éparpillés. Spiral Maboul se produira au Brass en février 2026 et promet quelques autres dates en Wallonie. Après les Choolers, le Wild Classical Musical Ensemble et Chevalier Surprise, la Belgique a déniché son nouveau groupe de cinglés. - **JB**



Dièze

Équilibre

dear.deer.records/Figures Libres Records

Échappé de formations comme BRNS, Namdose ou Fondry, le guitariste Diego Leyder donne vie à ses inspirations instrumentales dès qu'il appuie sur la touche Dièze. À la lisière du minimalisme, d'un élan mélancolique et d'une sensibilité pop omniprésente, le projet du musicien bruxellois trouve son *Équilibre* à la faveur de onze morceaux brodés sur les cordes d'une guitare électrique. Là où l'instrument se suffisait autrefois à lui-même, ce nouvel album s'enrichit d'arrangements délicats. Violoncelle, contrebasse, clarinette et vibraphone soulignent, ici et là, le charme cinématographique de ces ritournelles enregistrées en une prise, sans filtre ni effet de manche. À la croisée des temps, les plages orchestrées par Dièze évoquent les pionniers (John Fahey, Robbie Basho, Jack Rose) et les nouveaux explorateurs de la guitare (James Blackshaw, Steve Gunn, William Tyler), sans oublier des compositeurs de la trempe de Steve Reich ou Terry Riley. Une bande-son précieuse. - **NA**

que débarque la Bête, celle qui est en vous. Les influences EBM (le groupe a été adoué par Front 242), New Beat même (*Wrong Floor*), de Sam Huges (chant, prod) et Gaëlle Soufflet (synthés, prod) sont toujours là, mais c'est peut-être un peu plus dark encore que dans les productions précédentes... signe des temps ? Hypnotiques, crépusculaires et dansant, les synthés et drum machines sont portés par la voix toujours aussi martiale de Sam Huges et on se prend par moment à penser aux débuts de Depeche Mode (*Hard Feeling*), avec un côté un peu pop, notamment avec ces "claps" sur *L.A. Drags*. Un ancrage finalement très "Sound of Belgium" (on y revient toujours) et électro 80's, pour un disque hautement recommandable pour les amateurs des genres précités. - **FXD**



Karin Clercq

De l'O dans l'A

Gabal Productions

« Mon album parle de renaissance, de l'eau et de la nature comme signe de renaissance » : tel est le parcours auquel invite Karin Clercq dans ce sixième album, *De l'O dans l'A*. À part la chanson titre et *Élégie* qu'elle a coécrit, la chanteuse et comédienne est allée pêcher dans l'immense vivier de la poésie, convoquant Marbeuf, Verlaine, Andrée Chédid, Renée Vivien... Tous textes magnifiques qu'elle interprète en duo avec le pianiste Pascal Charpentier, instaurant un dialogue musical de haut niveau. La poésie, le théâtre, les mots, c'était son terrain avant celui de la chanson. Réunissant les deux domaines, Karin Clercq est ici comme une naïade dans l'eau. « Je ne sais pas si j'ai déjà si bien chanté », dit-elle, tant sa voix, très présente, véhicule d'émotions. Telle *La Noyée*, chanson inédite de Serge Gainsbourg que, après Carla Bruni et Yann Tiersen, elle magnifie. Comme Pascal Charpentier, Christophe Van Huffel a longtemps été partenaire de Christophe le regretté chanteur. Ici, le guitariste, ex-Tanger, apporte sa touche de "sound designer" qui modèle la matière sonore et la spatialisation de cet enregistrement en direct. « C'est un cadeau pour moi », dit l'interprète. Pas que pour elle. - **Dsi**



Ultra Sunn

The Beast in You

Artobject Records

Nul n'est "prophet" en son pays ! Enfin, on exagère un peu (pour le jeu de mots) car Ultra Sunn garde une connexion solide avec son pays d'origine, marquée par une ascension fulgurante aux quatre coins du monde et particulièrement aux USA ou en Amérique latine. Ultra Sunn "sort" d'ailleurs ses disques via une maison canadienne, Artobject Records, et a pu tourner dans de nombreuses villes du nouveau continent. Pour l'heure, c'est le second album du duo que nous découvrons. Après *US* (en 2024) mais aussi *Keep Your Eyes Peeled* avec ses millions de streams et écoutes sur TikTok qui a littéralement propulsé Ultra Sunn comme une référence "club", voici

**Retrouvez la liste de toutes les sorties sur [larsonmag.be](http://larsonmag.be)**

# Ricercar Consort

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Né il y a 40 ans en région liégeoise, le Ricercar Consort s'est imposé sur la scène belge et internationale comme un ensemble phare de la musique baroque. Évocation d'un parcours sans faute en compagnie de son gambiste de chef Philippe Pierlot.

**A**dolescent, c'était le luth et la guitare qui lui avaient fait de l'œil. Mais c'est à la viole de gambe, que lui enseignera Wieland Kuijken, qu'il va dédier sa vie. Depuis quatre décennies, le Liégeois Philippe Pierlot, l'un des plus brillants gambistes de sa génération, s'est imposé comme un ambassadeur international du répertoire baroque à la tête du Ricercar Consort. Un parcours d'exception commencé un peu par hasard en bord de Meuse dans les années 1980, en compagnie de l'organiste Bernard Foccroulle et du violoniste François Fernandez.

« Au début, nous étions assez atypiques, concède Pierlot. Il n'y avait pas vraiment de direction, mais simplement des copains désireux de jouer ensemble tout en invitant d'autres musiciens. » On croiera alors à leurs côtés Marc Minkowski, Christina Pluhar, Vincent Dumestre et bien d'autres qui, depuis, sont devenus ces têtes d'affiche que l'on ne présente plus. « En fait, c'était assez bordélique et il n'était pas rare que l'on se dispute comme de vrais passionnés pendant les enregistrements. Cela n'a pas manqué de surprendre plus d'un invité... mais c'était très enrichissant. » En ces jeunes années, le Ricercar Consort multiplie déjà les enregistrements auprès du label Ricercar, créé par Jérôme Lejeune.

## Vrai décollage

Le grand tournant se produit dans les années 1990. Alors que Bernard Foccroulle prend la direction de La Monnaie, Pierlot donne une impulsion nouvelle à la formation en la structurant davantage avec l'aide de sa femme Brigitte. « Mon premier objectif a été de développer une activité de concerts, avec des projets ambitieux. » Ce sera en 1998 *Le Retour d'Ulysse*, à la Monnaie avec le Kunstenfestivaldesarts, puis la reconstitution de l'opéra *Sémélé* de Marin Marais, pour le Printemps baroque du Sablon, avant le *Grand Carrousel* pour Bruxelles 2000...

Mais c'est aussi l'année d'un concert à la prestigieuse Folle Journée de Nantes, avec un programme de musique ancienne,

*De Aeternitate*, qui séduira tellement René Martin, directeur de l'événement, qu'il voudra l'enregistrer. Il créera pour cela le label Mirare, devenu une référence, et encore toujours partenaire privilégié du Ricercar Consort. « C'est à cette époque que nous avons vraiment décollé, résume Pierlot. Nous avons gagné en visibilité et nous avons commencé à être invités dans le monde entier. À partir de 2000, on a été un peu partout, du Brésil au Japon, de l'Australie à l'Afrique du Sud. En mars dernier, nous étions encore en tournée aux États-Unis. » Avec à la clé un album à paraître prochainement, *Les larmes de la Vierge*, porté par la voix de la soprano Céline Scheen, une fidèle du Ricercar.

## Archéologie musicale

Cette passion pour l'époque baroque, Pierlot l'explique par l'exaltation qu'il éprouve encore et toujours à se « lancer dans des recherches archéologiques pour découvrir des chefs-d'œuvre que l'on n'a plus entendus depuis des siècles ». Une démarche intellectuelle, mais aussi viscérale, source d'émotions intenses : « Ce qui me fascine dans l'époque baroque, qui court grosso modo de 1600 à 1750, c'est qu'elle marque une rupture avec la Renaissance et ses polyphonies. Cette fois, l'accent est mis sur l'expression individuelle, les passions humaines et les "affects", ces émotions qui s'adressent directement à la sensibilité de l'auditeur. Musicalement, les partitions s'enrichissent d'ornementations mettant en évidence la virtuosité des solistes. C'est une vraie révolution, qui va commencer par tâtonner, se chercher, innover, avant d'atteindre son acmé dans la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle, avec Handel et Bach ».

Si ce dernier reste l'un de ses compositeurs fétiches – on y reviendra –, impossible de ne pas d'abord s'arrêter sur le 17<sup>e</sup> siècle, « mon grand coup de cœur, assume-t-il. Mon intérêt pour cette période date de ma sortie du conservatoire, où l'on avait bien sûr étudié Bach mais pas ses prédécesseurs tels que Bruhns, Schütz, Weckman ou Buxtehude. Or, si je me suis beaucoup intéressé à eux,



© MIRARE

Philippe Pierlot, maître d'œuvre du Ricercar Consort

c'est parce que dans cette musique religieuse allemande, la viole et la voix sont étroitement associées.

Et c'est ainsi que l'on arrive tout naturellement à Bach... ».

### Une impressionnante discographie

Jean-Sébastien Bach, parlons-en, lui qui reste toujours aujourd'hui l'un des compositeurs les plus enregistrés. À l'époque où Pierlot et sa bande commencent à s'y intéresser, une intégrale des cantates fait référence. Elle est signée Harnoncourt et Leonhardt, piliers fondateurs du mouvement baroque. « Mais elle était enregistrée avec de petits orgues "positifs" (petit orgue portatif ou semi-portatif, utilisé pour l'accompagnement musical ou dans les contextes liturgiques et de chambre, - ndlr). Or, à la fin des années 90, nous avons eu l'occasion de jouer l'Actus Tragicus dans un festival près de Dieppe avec un grand orgue de tribune. Quel choc ! J'ai vraiment réalisé ce jour-là à quel point l'orgue était le lien unificateur entre les chanteurs et les instrumentistes. »

De cette expérience naîtra peu après un enregistrement dont Pierlot reste particulièrement fier. « Nous étions l'un des premiers ensembles, si pas le premier, à utiliser un tel orgue de tribune. Cela reste pour moi un disque majeur. » Un parmi d'autres... Car sur la septantaine d'albums (!) à l'actif du Ricercar Consort, plus d'un héritera de prix, récompenses et autres Diapason d'or. Et si l'on rencontre souvent Bach dans la playlist, on y croise aussi Schütz, Scheidt, Legrenzi, Bertali, Weckmann, Biber et tant d'autres !

### Historique, vraiment ?

Pierlot n'est bien sûr pas le seul à s'interroger sur la manière d'interpréter la musique des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Cette quête d'une vérité "historiquement informée", mantra des fans de musique ancienne, a d'ailleurs parfois posé question. « Et notamment, souligne-t-il, lorsque la tentation d'une nouvelle modernité a relégué au second plan l'indispensable travail de recherche. Cela dit, la génération

actuelle mène une réflexion musicale en profondeur et en revient à la pratique des Kuijken et Leonhardt qui furent mes maîtres. Comprendre une époque révolue est essentiel pour interpréter son répertoire. Même si la démarche reste exigeante, on ne la pousse jamais trop loin. Cela permet de replacer la musique ancienne dans notre époque, un vrai défi. »

Existe-t-il pour autant une interprétation incontestable des chefs-d'œuvre de la musique ancienne ? Dans le cas des cantates de Bach, la conviction de Pierlot s'appuie sur les travaux des musicologues. Nombre de ses enregistrements partent dès lors du principe que « la musique concertante de ses cantates était conçue pour quatre chanteurs, soit un par voix, soprano, alto, ténor, basse. Cet effectif minimum permet une très grande clarté du discours vocal, ce qui donne une superbe transparence à une écriture très détaillée ». Raison pour laquelle on doit au Liégeois et à son ensemble l'un des plus beaux enregistrements du Magnificat, souvent interprété avec un grand chœur mais qu'il propose avec seulement cinq solistes. « Je ne suis cependant pas un ayatollah de la vérité musicale, sourit-il. J'ai des convictions fortes mais je conçois que l'on puisse privilégier d'autres choix que les miens. Il est certain que certaines cantates étaient sans doute prévues pour des grands chœurs. » Démonstration avec un autre enregistrement tout aussi passionnant, *Soli Deo Gloria*, qui propose les cantates BWV 21 et 76 avec le Collegium Vocale Gent...

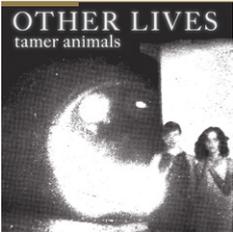
Dans l'immédiat, c'est cependant sous son propre label, Flora, que Pierlot s'apprête à publier des œuvres de Francisco Correa de Arauxo, bien connu des organistes, dans une transcription pour quatre violes. Et après ? La réponse, accompagnée d'un sourire complice, ne tarde pas : « Je voudrais réaliser l'intégrale des cantates de Weimar, écrites bien avant celles de Leipzig. Il en était encore au stade du laboratoire, de l'expérimentation créative, avec des formes assez libres. Mais il était déjà génial. » Il ? Bach, évidemment.



# Pierre Dumoulin

TEXTE : DIDIER STIERS IMAGE : CHRISTOPHER ROXS

Après avoir mené à bien quelques projets personnels, le Liégeois a renoué avec ses camarades de Roscoe. Le nouvel album du groupe, *Make It Happen*, sera dans les bacs ce 26 septembre.



Ce disque est une petite pépite folk. Chacune des neuf chansons frise la perfection, tant au niveau des arrangements que des sonorités. Cet album est somme toute très classique mais il avait pour moi un "je-ne-sais-quoi" de modernité quand il est sorti.

Chaque partie de chaque chanson fait sens et chaque arrangement de chaque partie propose un alignement parfait entre ce qui est dit (les paroles), ce qui est joué (les instruments) et la manière dont c'est joué. Un vrai sans-faute, à mon sens.

Other Lives  
*Tamer Animals*  
[PIAS]/(2011)



Avec Lorde, je trouve que Jack Antonoff, le producteur (qui a aussi œuvré avec Taylor Swift, Lana Del Rey..., - nldr), a trouvé la formule magique entre l'ultra efficacité pop et un style de production plus indé. Ce mélange donne à cet album une classe presque universelle. Je réécoute encore très souvent *Sober*, une chanson qui est pour

moi un petit bijou de production. La manière dont les cuivres ont été joués et enregistrés sur cette chanson me guident souvent dans ma manière de gérer une session de production au studio. Ils ont aidé les musiciens à sortir des sons qu'ils n'avaient jamais sortis auparavant pour donner à la chanson le résultat qu'ils avaient en tête.

Lorde  
*Melodrama*  
Universal Music/(2016)



On en est là au 13<sup>e</sup> album déjà, dans la discographie de Sérigne M'Baye Gueye, le rappeur franco-sénégalais. Disiz, donc, fan de NTM et de IAM, découvert, dit-on, par JoeyStarr.

français, il y a presque toujours un ou deux mots que je ne trouve pas parfaits. Pas chez Disiz. Chaque mot est pesé, à sa place. Et les prods de LUCASV (c'est avec cet album qu'il a réalisé, composé et mixé lui-même que ce multi-instrumentiste parisien s'est révélé, - nldr) sont super classes... "Ultra street" mais sans être clichés.

Il n'y a pas un mot qui dépasse, sur cet album. Quand j'écoute des tracks en

Disiz  
*L'amour*  
Capitol/(2022)



Du metal made in Los Angeles, porté par la voix de l'étonnant Maynard James Keenan : surprise ?

J'ai écouté pas mal de metal quand j'étais ado mais le seul groupe que je réécoute encore aujourd'hui, c'est Tool. Et cet album-là est un bon condensé de ce qu'ils sont capables de faire de mieux. Une tension indescriptible de la première à la dernière note. Des moments d'une intensité rare.

Et surtout de véritables tubes comme *Schism* (récompensé par un Grammy en 2001, dans la catégorie "Best Metal Performance", - nldr) ou encore *The Grudge*, qui restent des références encore aujourd'hui pour beaucoup de fans de metal ou de metal progressif. C'est un de ces groupes dans lequel on ressent une réelle alchimie entre les membres, où les parties de chacun sont toujours réfléchies avec l'ambition que chacun apporte la chose juste.

Tool  
*Lateralus*  
Sony Music/(2001)

Image extraite du clip *Quiet Moments* de Rocco Tavu

# Rocco Manta



©DR

TEXTE : DIDIER STIERS

Quand on lui dit qu'il est un artiste un peu atypique dans notre paysage, il acquiesce. Vrai : ils ne sont en effet pas très nombreux à mélanger, comme lui, musique – écoutez l'album *Syncope* sorti en juin, sur lequel l'électronique se parfume d'abstract hip-hop – et 3D immersive.

Il y a d'abord eu la musique... À l'adolescence. « Vers 15, 16 ans, j'ai commencé à bidouiller des instrus, raconte l'artiste. C'était beaucoup plus hip-hop, à l'époque. Et je me suis lancé dans la 3D une fois que des morceaux me plaisaient, parce que je voulais réaliser des clips. À la base, j'aurais aimé faire de l'animation 2D mais le dessin, ce n'était pas vraiment mon fort ni trop mon truc. La 3D me permettait d'obtenir des animations sans devoir dessiner. Et puis, c'est un autre style, un autre rendu. » Vous avez dit autodidacte ? Presque : « J'ai fini mes études par un bac en technique graphique 3D vidéo. Mais l'essentiel de ce que j'ai appris, c'est seul, et sur Internet, ou avec YouTube. J'avais même commencé à apprendre à l'aide de DVD de formation loués à la Médiathèque, à l'époque. »

À force, Rocco Manta, alias Rocco Tavu, désormais 27 ans et basé à Bruxelles, a développé son propre style. Qui plaît. Onha, Susobrinio et Kuna Maze ont déjà fait appel à ses services, de même que quelques « clients institutionnels » tels que Valentino, Dior, Montreality et WhatsApp. « D'abord, ça a été les clips. Ensuite, des médias, toujours musicaux, m'ont contacté... Tout ça m'a donné de la visibilité et puis la pub est arrivée, assez vite et assez naturellement, il me semble. Les gens qui m'ont contacté m'ont toujours dit de rester fidèle à mon style de 3D. »

Son style, que certaines marques ont donc adopté pour identité visuelle, parlons-en ! Pas réaliste, un peu surréaliste, un peu cartoon, un peu rétro. Pas de niche ou « pointu pointu », comme il dit, mais en tout cas, pas grand public non plus. Et influencé notamment par l'esthétique de certains jeux vidéo. « J'ai beaucoup joué aux jeux vidéo quand j'étais petit et puis, c'est clair, on me dit souvent qu'il y a une influence des vieilles PlayStation dans mes visuels. Je veux dire que la vieille PlayStation amène aussi un petit quelque chose de nostalgique, je pense, pour les gens de ma génération. La plupart des gens de mon âge, et même plus âgés, adorent voir ce type de visuels un peu "jeu vidéo". C'est clair que tout le monde est très nostalgique de cette époque. »

Quant à l'avenir... La sortie de *Syncope* est accompagnée de celle d'un clip illustrant l'une des compos, *Quiet moment* en l'occurrence. « C'est une sorte de court-métrage un peu dans le genre "aventure". Ça m'a plu de le faire mais ça m'a pris beaucoup de temps. J' imagine qu'il y en aura un deuxième, pour un autre morceau de l'album. » Et sinon, rendez-vous au VKRS (du 27 au 29 novembre) pour visionner son travail en grand !

[roccomanta.com/vkrs.bo](http://roccomanta.com/vkrs.bo)



© CHIARA BACCI

## SUPER GUM

Trio expérimental captivé par le monde merveilleux de la pop, le groupe bruxellois Super Gum mâchouille tous les styles musicaux qui ont du goût. Intitulé *Rawette*, leur dernier disque se vit ainsi comme une performance protéiforme et savoureuse à souhait.

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

« À nos débuts, nous étions tous les trois intrigués par les musiques instrumentales, informe Gaspard Sicx, batteur et claviériste de Super Gum. C'est à l'écoute des disques du groupe américain Tortoise que nous avons trouvé un terrain d'entente : une aire de jeu pertinente pour faire de la musique ensemble. C'est notre guitariste, Anatole Damien, qui nous a convertis au post-rock de Tortoise et, plus largement, à la scène de Chicago, avec ses hybridations jazz, rock, dub ou ambient. » Complétée par les ornements électroniques du bassiste Ari Rodriguez, la proposition orchestrale du trio bruxellois rebondit à la jonction des genres, dans un tourbillon d'idées et de sons, dont certains importés du Japon. « Notre nouvel essai, *Rawette*, doit beaucoup à une personnalité comme Nobukazu Takemura, souligne Ari Rodriguez. Il s'agit d'un producteur de musique électronique affilié aux activités du label Thrill Jockey (Trans Am, Liturgy, Oval, – ndlr). Il a la particularité de rassembler deux mondes qui nous influencent. Son univers se situe, en effet, à la lisière de sonorités déviantes, quasi bruitistes, et d'une passion débordante pour la pop et les belles mélodies. Sur notre disque, un morceau comme *Princesse Peach*, par exemple, est une référence directe au travail de Takemura. » Les compositions instrumentales de Super Gum tiennent aussi aux ambassadeurs du free jazz. « Ornette Coleman, Archie Shepp, John Coltrane, Art Ensemble of Chicago ou Yoshihide Ōtomo comptent, assurément, parmi les noms qui ont favorisé l'émergence de notre univers musical. » Au-delà des albums écoutés et de tous les sons ingurgités, un lieu cristallise aussi le savoir-faire développé par Super Gum. « Le Café Central, dans le centre-ville de Bruxelles, a beaucoup nourri notre processus créatif, indiquent-ils. Avant, chaque mardi soir, il y avait là-bas un cycle appelé Experimentz. La programmation partait dans tous les styles mais le point commun de tous les artistes qui se présentaient sur scène, c'était la recherche sonore. Nous avons énormément appris en voyant ces gens bricoler ou utiliser des techniques bizarres pour faire de l'ambient, du noise rock ou de la musique drone. »



©BERNARD BABBETTE

## The Experimental Tropic Blues Band

Huit ans après *Spit'n'Split* qui accompagnait un faux documentaire décapant et décadent dont il était le héros, l'Experimental Tropic Blues Band est de retour avec *Loverdose*. Qu'on le veuille ou non, l'anecdote est au cœur de la création. Et le nouveau Tropic avec ses boîtes à rythmes et son excitante bizarrerie n'échappe pas à la règle. Boogie Snake, alias Jean-Jacques Thomsin, passe au peigne fin les petites histoires derrière ses paroles.

TEXTE : JULIEN BROQUET

« Le disque parle de transformation. De la vie. De sexe. On n'a jamais fait de politique mais cette fois un morceau intitulé *Mad Man* (rien à voir avec la série) évoque la folie de nos dirigeants. Les références sont plutôt marrantes même quand les sujets sont sérieux. *Loverdose*, qui a donné son titre à l'album, parle du fait que quand je suis avec ma copine, il fait chaud. Tellement chaud que la météo en est perturbée. C'est un parallélisme entre le dérèglement climatique et l'amour. Il y a aussi un titre inspiré par cette vidéo du président d'Afrique du Sud qui ne sait pas prononcer *The Beginning*. C'est sur le début de la merde. Le fait qu'on nous arnaque avec la crise énergétique et qu'on nous fait payer le gaz à un prix exorbitant. J'imagine que vous devez être logés à la même enseigne : tous les deux ou trois jours, je reçois un coup de fil auquel je ne réponds pas. Ce sont des call centers qui veulent me vendre des trucs. Et moi, ça m'emmerde. Ça pollue ma vie. J'ai donc aussi décidé d'écrire un morceau là-dessus. Putain. " Mon téléphone est encore en train de sonner. Qu'est-ce qu'on veut encore me vendre ? J'entends ton faux sourire de l'autre côté du téléphone. Ferme ta gueule. Fous-moi la paix." À la base, on voulait entamer ce nouvel album avec une petite intro et on avait pensé à Ray Cokes. On a essayé de le contacter mais ça n'a rien donné. On a du coup remplacé son timbre avec une voix créée par intelligence artificielle. Ou plutôt par un modèle générateur parce que je n'aime pas du tout cette expression... Même si ce n'est pas le sujet du morceau, ça dit quelque chose sans qu'on le veuille. Fait écho à l'irruption de l'IA dans nos vies. *Escape Game*, lui, parle des mecs qui fantasment sur internet. J'ai vu un reportage sur des sociétés chinoises qui forment des jeunes filles à intéresser les riches pour qu'ils fassent des donations. Illusion de l'amour encore... NTDA (Never Trust A Dolphin) est lié au fait que cet animal qui paraît si mignon, avec lequel on a envie de nager, de partager le grand bleu, ce qu'il fait pour se reproduire, c'est qu'il embarque ses potes, qu'ils entourent une femelle, la bloquent et la violent. Oui, Flipper est un sale violeur... Je ne vois plus les dauphins de la même manière désormais. »

POUR LES ARTISTES PAR LES ARTISTES



LA GESTION COLLECTIVE DES  
DROITS VOISINS DES INTERPRÈTES ?  
C'EST NOUS !



PlayRight®



Social media

**Créez,  
pour le reste  
on gère.**

éè. Vous les auteurs-es et nous la Sabam, on est tellement complémentaires. Pour vous faire exister sur la scène musicale, nous gérons vos droits avec soin, soutenons vos projets grâce à des bourses et récompensons votre créativité avec des prix. Ensemble, nous créons une synergie unique pour imaginer, innover et diffuser la culture. Ensemble, continuons à faire vivre la musique.

sabam.be

@sabamofficial

sabam

TOI SUR SCÈNE.  
NOUS DANS  
LES COULISSES.

AMPLO  
Performing for creative people



www.amplo.be

UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE



INSCRIVEZ-VOUS JUSQU'AU 23 NOVEMBRE 2025

▶▶▶▶ [WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.CONSEILDELAMUSIQUE.BE) ◀◀◀◀

INFORMATIONS: +32 2 550 13 20 | [INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE](mailto:INFO@CONSEILDELAMUSIQUE.BE)

jam.  
rtbf

LE SOIR

moustique

BOTANIQUE

VOLTA

PlayRight®

sabam  
for culture

RÉGION DE  
BRUXELLES-  
CAPITALE

Fédération  
Wallonie-Bruxelles

FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES